Salah Eddine Chaoui

Ma sœur Touria, première aviatrice du monde arabe



L'Harmattan

Ma sœur Touria

Première aviatrice du Monde Arabe

Salah Eddine CHAOUI

Ma sœur Touria

Première aviatrice du Monde Arabe

L'Harmattan - Paris

Préface :

A ma chère sœur Touria

Tu nous as quittés à l'aube de tes vingt ans, si subitement, si brutalement, si tragiquement, ce soir du jeudi Ier Mars 1956, veille de l'indépendance du Maroc, ce jour que tu attendais tant et pour lequel tu avais dédié toute ton existence, courte mais riche.

Le nom de Touria en arabe, signifie « étoile polaire ». Ta trajectoire fut stoppée net par la balle de l'assassin qui guettait ta joie dans la foule. Ceux qui ont effacé le symbole que tu étais ont choisi cette journée de liesse populaire afin que la détonation de la balle meurtrière soit mêlée aux bruits des feux d'artifice. Ces pétards, que tous les enfants de Casablanca, pistolet de jeu à la main, faisaient exploser pour manifester avec les adultes de leur soulagement de la fin du protectorat français au Maroc ont couvert un crime ignoble, injustifié et non élucidé à ce jour.

L'enfant que j'étais, alors âgé de onze ans, dans sa naïveté naturelle, ne pouvait s'imaginer qu'une scène insoutenable devait marquer à jamais sa mémoire.

Après avoir félicité les élèves de l'institution que tu avais créée, à l'occasion de ce moment tant attendu, tu me ramenais tranquillement à bord de ta Morris verte vers le domicile familial. Ce bout de chemin, que nous avions fait ensemble assez souvent, qui séparait l'institution de notre maison du 32 rue de Bergerac, s'avéra être notre dernier trajet. Nous avions échangé,

comme à notre habitude, quelques plaisanteries ; tu m'avais questionné sur mon après midi vacant, sur les dessins que j'avais réalisés car tu étais sensible à mon amour de l'art .Tu m'encourageais, toi qui espérais me voir devenir un jour un grand peintre. Combien tu as manqué plus tard, à mes vernissages !

Tu avais la joie de la citoyenne sincère, de la jeune marocaine qui voyait enfin s'ouvrir le chemin de la liberté. La libération de la jeune fille opprimée, cloîtrée, manipulée fut ton éternel combat. L'aviation fut ta passion mais également le symbole de ce sentiment de liberté qui t'habitait. Tu m'as offert ce privilège, si honorable mais si tragique, d'assister à ton départ, de recueillir tes derniers rires. La complicité qui nous unissait était si forte que le destin a voulu, avant que nous nous séparions, que je garde ton dernier regard, avant que celui-ci ne devienne immobile et dont je ne comprenais pas la tragique expression, pensant que tu m'écoutais encore, avec ta tendresse fraternelle. La réalité fut si atroce que j'ai mis du temps à reconnaître l'évidence attiré par les cris de notre mère qui avait, à partir du balcon familial, assisté à ton exécution. Cette image fut si forte que j'en garde, malgré les soixante ans passés, les moindres détails, à la seconde près. Je venais de comprendre que la main armée qui s'était approchée de la portière, que j'avais prise pour celle d'un ami du quartier tenant un jouet, était celle du bourreau qui avait mis un terme à la vie de l'être exceptionnel que tu étais. Ton départ si inattendu, si prématuré, a laissé un manque et une plaie inguérissable dans notre foyer. Ce soir là, celui du meurtre, j'étais un être fragile

qu'on protégeait, ne réalisant pas encore l'étendue de sa solitude. Le drame qui frappe un enfant met du temps avant de prendre toute son ampleur. Son innocence n'est pas préparée à l'évidence de la mort. On ramena ton corps à la maison. Du haut de l'escalier je voyais le brancard. A tes pieds étaient posés ton sac et tes chaussures. Une tache de sang s'étalait sur le drap blanc qui te recouvrait. Tout était si cruel que je n'avais pas encore la force de pleurer. J'étais comme sous hypnose. J'avais l'impression d'irréalité. J'ai senti la lame de la douleur me pénétrer dans la chambre que nous partagions à la vue de ton lit vide. Je me demandais « est-elle réellement partie ? »

Etant ton frère unique, toute ma vie durant je n'ai cessé de donner ton exemple à mes enfants. Je pense qu'il est temps et de mon devoir de te rendre un ultime hommage à travers ce livre.

Je t'aime et je me souviendrai toujours de toi.

Ton petit frère

Salah Eddine

Mot de l'auteur

En tant que frère unique de Touria, je suis honoré de lui dédier ce livre, en témoignage de l'admiration et de l'affection que je lui ai portées et lui porterai jusqu'à la fin de mes jours. Vivant en France depuis une quinzaine d'années, je suis convaincu des valeurs universelles de cette grande nation. Si, durant le protectorat français, certaines erreurs ont été commises par les gouvernements de l'époque, je tiens cependant à exprimer toute ma fierté d'appartenir à ce pays dont je suis citoyen tout en conservant ma marocanité. Je ne peux pas oublier l'hommage qui a été rendu à ma sœur en juin 2014. En effet, le Conseil Municipal d'Aulnat a baptisé une des artères principales, desservant l'aéroport de Clermont Ferrand, du nom de Touria Chaoui.

Je l'en remercie profondément ;

Salah Chaoui

SOMMAIRE

CHAPITRE I :

LE MAROC DES ANNEES TRENTE

NAISSANCE ET ENFANCE DE TOURIA .....p. 13

CHAPITRE II :

TOURIA L'AVIATRICE.....p. 49

CHAPITRE III :

TOURIA LA MILITANTE.....p. 77

CHAPITRE IV :

INDEPENDANCE DU MAROC

ASSASSINAT DE TOURIA.....p. 115

CHAPITRE I :

LE MAROC DES ANNEES TRENTE

NAISSANCE ET ENFANCE DE TOURIA

Le Maroc, dans les années trente, était sous protectorat français. Loin d'être protégés, les marocains étaient plutôt exploités. A Fès la population percevait d'un œil soumis mais indigné le diktat de cette occupation. Le terme colonialisme commença à prendre toute son intensité à l'aube de la résistance. Les deux communautés marocaine et française ne vivaient pas en harmonie mais dans deux quartiers respectifs, bien distincts, la médina et la ville nouvelle. Chacun des quartiers avait sa spécificité. Dans la ville nouvelle c'était l'apparat des belles vitrines réservées à la population européenne. Les français nous inspiraient un mélange de curiosité, admiration et crainte, nous n'osions pas nous aventurer dans leur monde. Côté médina les fêtes traditionnelles conservaient toute leur saveur et leur authenticité. Le temps s'était figé, la modernité était réservée aux français.

Dans mon enfance il m'est arrivé de manger avec avidité le pain français lorsqu'un de mes cousins, plus audacieux que les autres, ramenait de la ville nouvelle une baguette produite par un artisan boulanger. Nous étions habitués au pain rond fait maison par nos

mères, ramené brûlant du four du quartier. Chaque famille avait sa planche de bois qui supportait la pâte pétrie, couverte d'un tissu de couleur. Sa cuisson au feu de bois permettait de satisfaire le désir de chaque maîtresse de maison. Le pain pouvait être noir, très cuit, ou doré, bien moelleux pour la dentition fragile des anciens. L'événement qui nous marquait le plus était la fête du Trône. Lors de cette célébration, les autorités françaises nous permettaient de vivre librement l'enthousiasme reliant la population à son souverain. Ce dernier n'avait pas le titre de roi car à l'époque le Sultan était le leader de la communauté marocaine, héritier de la longue dynastie Alaouite. Son autorité était très fragile, malgré le symbole qu'il représentait. Le protectorat français tolérait cet attachement du peuple à son souverain, veillant toutefois à ce qu'il garde son caractère affectif sans visée politique. Le pouvoir était plutôt entre les mains du résident général de la France au Maroc. Chaque maison ou quartier fêtait l'événement à sa manière. Les gens rivalisaient de bonnes idées, les rues devenaient des espaces de réception. Chacune des familles riveraines sortait pour l'occasion, soit un beau tapis, soit des divans couverts de velours aux coussins confortables. En signe de porte d'entrée, les décorateurs en herbe s'évertuaient à plier des branches de palmiers, servant ainsi de porte-drapeaux. C'était l'unique événement où le drapeau marocain était hissé sans contrainte. Des discours en l'honneur du Sultan ainsi que des poèmes dédiés à la dynastie Alaouite étaient lus sous le contrôle des autorités dont certains représentants étaient marocains. Ces derniers exerçaient dans des commissariats de police ou dans

les bureaux d'une administration régionale. Leur rôle était de se mêler à la population afin de repérer tout éventuel perturbateur. Ces marocains qui travaillaient au sein de l'autorité coloniale étaient détestés mais aussi craints car ils pouvaient ruiner, par un simple claquement de doigts, la destinée de toute une famille. Certains d'entre eux avaient parfois un plaisir sadique à régler un compte personnel. Leur cible pouvait être un heureux prétendant, choisi par une jolie jeune fille du quartier dont ils désiraient s'attirer les faveurs. Leur méchanceté était sans limites. La ville nouvelle ou quartier français était pour les marocains appelés aussi indigènes, un monde féerique qu'ils aimaient fréquenter, quoique surveillés, lors de grandes fêtes nationales ou traditionnelles. La fête de Noël était particulièrement attrayante, surtout pour les enfants. Leurs yeux s'écarquillaient devant les vitrines de jouets. Le père Noël fascinait par sa générosité, émerveillait ces enfants habitués à peu de choses. L'homme habillé de rouge, à la barbe blanche, peuplait leurs rêves. Ils avaient une affection particulière pour leurs grands-pères à la barbe blanche qui ne leur offraient pourtant que quelques friandises bon marché. La fête de l'Achoura ressemblait un peu chez les marocains à celle de Noël chez les français. Les enfants recevaient des jouets (souvent en plastique). La communauté française se comportait comme un suzerain vis-à-vis de son vassal. Dans le milieu scolaire les jeunes souffraient souvent d'un racisme flagrant. Il existait bien sûr des enseignants de bonne moralité qui exerçaient leur fonction avec conscience malgré l'intérêt porté en priorité à leurs concitoyens. Ils reconnaissaient les dons et talents de

certains élèves marocains. Pour la plupart c'était le refus total à leur admettre un quelconque quotient intellectuel. Les marocains souvent asservis et exploités travaillaient comme domestiques ou coursiers dans les bureaux. Ils n'étaient jamais nommés par leurs prénoms, mais communément appelés « Ahmed » pour les hommes et « Fatma » pour les femmes.

La ville nouvelle, ou quartier européen était synonyme de propreté, d'élégance, de belles traditions françaises où se côtoyaient les plus beaux bâtiments bien entretenus, gardés par des concierges. Ces derniers surveillaient sans relâche les allers et venues des employés de maison suspectés d'être d'éventuels voleurs. Il n'était pas rare de lire à l'entrée des bâtiments, sur le portail des ascenseurs : « l'ascenseur est interdit aux chiens et aux domestiques ». Pour la société marocaine, cette situation était plus ou moins un affront, selon la sensibilité de chacun. Certains s'inclinaient devant cette situation comme un fait accompli, inéluctable, d'autres ne voulaient pas abdiquer et étaient prêts à la révolte. La ville nouvelle abritait également des professions libérales : notaires, avocats et médecins. Des spécialistes de grande renommée exerçaient à Fès. J'entendis parler tout enfant d'un oto-rhino réputé, le docteur Guinodot, qui intervenait à l'hôpital public et n'hésitait pas à gifler une patiente si celle-ci avait le malheur, dans un reflexe de peur, de bouger la tête, gênant ainsi son geste médical. Les occupants français avaient tous les droits. Des exceptions dans les relations franco-marocaines étaient constatées, notamment entre

étudiants et professeurs. De grandes amitiés étaient nouées. Quelques résidents français s'insurgèrent face à l'injustice infligée aux Marocains.

Au lycée la jeune génération vivait mal ce racisme. L'idée d'indépendance commençait à effleurer les jeunes esprits pris en tenaille entre un milieu scolaire hostile et un milieu familial où on parlait du protectorat français avec beaucoup de prudence. Une convocation pour perturbation à l'ordre public pouvait être adressée à la moindre suspicion, sans préciser le motif qui l'avait déclenchée. Le mot indépendance ne devint tolérable qu'après un discours du mois d'avril 1943, du Sultan Mohammed Ben Youssef. Ce discours fut à l'origine de l'établissement du manifeste de l'indépendance, signé par d'éminents savants, théologiens, notables. Le nationalisme devait marquer la famille Chaoui qui avait été fondée par un patriarche originaire d'un village du centre du Maroc, Sidi Hajjaj, village à vocation agricole et équestre. L'université de Fès « La Karaouyine » attirait des étudiants de toutes les régions, intéressés par des études théologiques, ce qui explique l'origine de la branche fassie de cette famille. Une génération de cette famille élira domicile au Sénégal et en Côte d'ivoire, plates-formes du commerce de textile.

La branche fassie de la famille fut fondée par Amine Chaoui, un riche commerçant autoritaire. Il résidait dans une immense demeure du quartier « El Ayoun ». Cette demeure ancestrale était située au bout d'une ruelle, parsemée de gros pavés et soutenue par de grosses poutres en bois vieilli portant les fissures

du temps. Elle abritait toute une cour autour d'un patriarche, tel un monarque. Celui-ci arrivait aux heures des repas en seigneur sur son cheval. Il était assisté d'un écuyer qui guidait la grosse bête dont les sabots risquaient de glisser sur les pavés humides par temps de pluie. Amine Chaoui était un personnage autoritaire de forte corpulence .Ses heures de repas prenaient l'allure d'une fête. Dans les cuisines les nombreuses concubines cherchaient, chacune à sa manière, à gagner les faveurs du maître. La plus heureuse était celle qui était choisie pour partager son lit. Ses prouesses amoureuses restaient pour lui le meilleur des examens de santé et de virilité. Il épousa en mariage officiel une jolie Fassie. C'était une union de convenance lui permettant de conserver sa liberté de mâle avec ses concubines. Son épouse lui donna six enfants, trois garçons et trois filles. Abdelwahed était le cadet des garçons. Il avait cinq ans à la mort de son père. Il connut du vivant de son géniteur des moments de confort dus aux bons soins d'une nourrice bienveillante. Sa mère était plus préoccupée par le dévouement aveugle porté à son époux qu'à l'affection maternelle qu'elle devait à ses enfants.

Jeune orphelin, Abdelwahed subissait l'autorité d'un oncle maternel « Tahar ». Ce dernier voulait en faire un artisan, fabricant de babouches. L'enfant lui paraissait trop précoce, obstacle à ses visées sur l'héritage laissé par le défunt et dont l'épouse avait la tutelle. L'enfant, intelligent et curieux adorait les études. Son oncle prônait la nécessité d'un bon métier manuel afin de freiner toute ambition chez le gamin. C'était méconnaître l'enfant et sa soif d'apprendre. Il

se sauvait de l'atelier du maître artisan auquel il était confié pour assister aux cours du professeur Elkorri qui avait une affection particulière pour le jeune garçon. Eminent homme de lettres, philosophe, penseur, il était l'un des pionniers à éveiller chez cette jeunesse un peu perdue le sentiment patriotique et l'idée d'indépendance. Le maître inculquait à son disciple l'amour de la lecture. Avide de culture, le jeune Abdelwahed dévorait tous les livres confiés par son professeur. Il était également doué d'un sens de la communication hors du commun. Il n'avait pas connu de séances scolaires classiques fréquentant l'école à des heures différentes des autres élèves. Il était plutôt un autodidacte. A l'âge de vingt ans il décidait de passer son baccalauréat en candidat libre au lycée Moulay Idriss de Fes. L'amour des lettres le mena directement à la rédaction du premier journal en langue française de l'époque coloniale : « Le Courrier du Maroc ». Il fut recruté tout d'abord pour un travail d'archiviste et bouche-trous. Ses dons littéraires attirèrent l'attention de ses supérieurs qui lui confièrent une rubrique. Il fut l'un des premiers journalistes de langue française de cette période. Le théâtre était son domaine de prédilection. Parfaitement bilingue Abdelwahed maîtrisait également l'arabe littéraire. Ainsi il adaptait subtilement certaines pièces de Molière dont la satyre était universelle aux problèmes de la société marocaine. Il écrivait des pièces s'inspirant de l'injustice qui sévissait aussi bien dans le milieu marocain qu'au sein du protectorat. Il constitua sa propre troupe en incluant le professeur Elkorri ainsi que d'autres jeunes intellectuels de sa génération.

Il organisait des représentations souvent mal perçues par les autorités qui voyaient en lui un trublion. Sans oser l'arrêter on interdit certaines de ses représentations. Son ouverture d'esprit lui valait quelques amitiés parmi les français avides de liberté et défenseurs de la cause légitime du pays. Le milieu marocain voyait en lui un trouble-fête capable de causer par sa témérité de grands soucis à sa communauté. Il sortait en costume cravate, rasé de près, sentant l'eau de Cologne, la fameuse Richefleur de ces années là. On l'appelait « le français ». Les vieux dont l'unique savoir restait la théologie le considéraient comme un hérétique C'était un esprit libéral, un avant-gardiste. En 1948 un célèbre cinéaste français d'origine polonaise, André Svoboda, voulant tourner un film au Maroc « La Septième Porte » choisit Abdelwahed dont on lui avait vanté les qualités artistiques. Il avait repéré ce jeune homme, beau, moderne et parfaitement francophone, pour donner la réplique à Georges Marchall et Maria Casarés. Il fut ainsi homme de théâtre, journaliste et acteur de cinéma. Il avait une ressemblance frappante avec l'acteur américain Eroll Flyn.

Pour la société marocaine c'était un marginal. Il faisait rêver les jeunes femmes du quartier habituées à rester enfermées. Elles n'avaient pas d'autres occupations que celles de surveiller leur progéniture et de faire la cuisine. Les heures de repas étaient pour elles des moments de grande tension car bon nombre d'entre elles étaient répudiées pour leur incompétence culinaire. Le confort qu'elles devaient offrir à leur conjoint se résumait aux plaisirs de la table et du lit.

La satisfaction revenait de droit à l'homme. Le milieu marocain de cette époque organisait très souvent des mariages de convenance, l'union devait rester profitable aux deux familles. Pour certaines familles fortunées on ne demandait pas l'avis des conjoints. Beaucoup de mariages étaient tout simplement des viols organisés. On échangeait contre une belle dote une vierge adolescente dont la beauté était commentée et reconnue par les masseuses des séances de bain maure. Généralement les prétendants, septuagénaires le plus souvent, n'hésitaient pas à appâter un père de famille en faillite auquel il ne restait qu'une belle progéniture. C'était vraiment l'époque « de la femme objet ».

Les filles étaient préparées à leur rôle de femme au foyer. Elles ne sortaient de chez elles que pour aller au bain, accompagnées de gouvernantes, assistantes et habilleuses qui leur épluchaient des oranges fraîches pendant qu'elles se relaxaient enveloppées dans d'immenses et épaisses serviettes. En général ces accompagnatrices et surveillantes avaient pour rôle, avec beaucoup de tact, d'initier la future épouse, non pas à la vie sexuelle, mais à la soumission sexuelle, la préparant psychologiquement aux attentes de son époux. Elle devait donner du plaisir et non en réclamer. Il n'était pas étonnant, à la suite de ces mariages forcés et de courte durée, compte tenu de la différence d'âge des conjoints, de voir passer dans les rues étroites de Fès un cercueil renfermant un vieillard laissant une jeune veuve tout juste sortie de l'adolescence. Certaines de ces veuves se trouvaient seules avec une ribambelle d'enfants en bas âge dont

le dernier était encore accroché à son sein gonflé de lait.

Abdelwahed était un artiste révolté contre toute forme de soumission. Il vénérait la femme tel un poète chantant sa beauté à travers ses écrits. La littérature arabe a connu de grandes femmes de lettres qu'il admirait. Il ne pouvait concevoir de se marier par convenance et de découvrir sa femme le jour de ses noces. L'enjeu était important puisque le divorce était quasiment exclu. Les unions arrangées se soldaient soit par un désarroi, soit à de très infimes exceptions, par une agréable surprise pour l'un des conjoints, rarement pour les deux. A l'image de sa personnalité libérale, notre artiste eut droit à la griserie d'un coup de foudre réciproque. Un jour qu'il arpentait comme à l'accoutumée les étroites rues de Fès, entre ombres et lumières, évoluant dans les décors mystiques de son imaginaire d'artiste, son regard croisa par inadvertance celui d'une jeune fille au visage de madone. Celle-ci osait regarder l'animation de la rue du haut d'une terrasse, curieuse d'observer la ville en mouvement. Son attention fut attirée par un bel inconnu à la prestance princière qui leva la tête dans sa direction. Une belle et longue histoire d'amour venait de naître. Cette jeune fille était invitée chez sa tante ce jour là. Elle retourna chez elle, songeant à ce bel homme, si différent des autres. Abdelwahed, qui gardait en mémoire ce regard et cette émotion suscitée à la vue de ce visage d'ange, entreprit, dans une société où les jeunes gens n'avaient aucune liberté de contact, de la retrouver. Sa jeune sœur à qui il se confia se présenta au domicile

de la tante et demanda officiellement à voir cette jeune et jolie fille. La rencontre fut organisée finalement chez les parents de l'adolescente dont le prénom était « Zina ». Elle était réticente à toute idée de mariage alors qu'elle venait juste de ressentir la douce brûlure de l'amour à travers un regard, du haut d'une terrasse. Elle espérait en secret que cette demande en mariage venait de l'inconnu repéré chez sa tante. Elle n'avait pas le droit de refuser, aussi devant la gravité de l'événement, elle fit discrètement son enquête. La sœur du prétendant lui fit la confidence qu'il s'agissait bien de lui, bravant les règles d'usage. Cette idylle fut digne d'un roman, de Roméo et Juliette, mais au dénouement heureux. La mère de Zina préoccupée par le bonheur de sa fille était réticente à cette union, la situation d'artiste ne la rassurant pas. Elle craignait, connaissant les dons de séduction de son futur gendre, de voir sa fille tenir un foyer constamment déserté. Le père de la jeune future mariée, malade, aspirait à voir un peu de bonheur dans les yeux de sa fille avant de mourir. Il faisait partie de ces pères humbles, sans arrogance matérielle, qui privilégiaient les valeurs morales. Il ne pouvait concevoir une union d'intérêt, bénissant ainsi ce mariage qui fut célébré entre les deux familles dans une ambiance quasi-intime.

La jeune épouse dut faire preuve de beaucoup de diplomatie, cohabitant avec beaux-frères et belles-sœurs qui la considéraient comme l'heureuse élue d'un parti exigeant et convoité. Tout était fait pour le lui rappeler sans cesse. Ils étaient déçus de constater l'attachement sans faille de son conjoint. Il entreprit

de la protéger jalousement. Zina se montrait docile, compréhensive, lui laissant cette liberté dont il avait tant besoin, consciente que c'était le meilleur moyen de se faire aimer. Et de fait il l'aimait. Elle était sa muse. Elle était la première à lire dans les yeux de l'acteur, au retour d'une tournée théâtrale, la jubilation ou la déception. Elle n'avait pas de culture mais elle possédait une énorme qualité, qui fait souvent défaut, même à certains intellectuels, le bon sens. Parfois elle assistait aux représentations, admirant la passion qu'il portait à son art. Zina n'écoutait pas ses mots, elle les avalait, admirative sans bornes de ce personnage qu'elle avait vu sans doute dans ses rêves d'adolescente qu'elle avait fini par trouver un soir du haut d'une terrasse. Pour elle la notion de comédien n'existait pas. Elle avait en face d'elle un homme, qui, sur scène, n'était plus le même. Il appartenait exclusivement à son art. L'entourage cherchait à porter ombrage à cette symbiose déroutante et si rare à leurs yeux. Zina était si subjuguée par l'homme de sa vie qu'elle aurait trouvé offensant de ne pas être jalousée. La société marocaine ne concevait pas de mariage réussi sans l'arrivée d'un nouveau-né dans les meilleurs délais. Ce couple n'allait pas faire exception à la règle.

A cette époque lorsqu'une femme enceinte arrivait à son terme elle ne restait jamais seule. Une sage femme, la plupart du temps habitant le voisinage, était prête à intervenir très rapidement.C'est ainsi qu'Abdelwahed apprit qu'il était père d'une adorable petite fille au retour d'une représentation d'une nouvelle pièce un 14 décembre 1936. Il reçut la

nouvelle sans grande joie, malgré son degré de libéralisme. Il ne pouvait échapper au jugement de cette société qui continuait à privilégier le sexe masculin en première naissance. A l'annonce de celle d'une fille, même les proches félicitaient le père avec hésitation, leur attitude revêtait un caractère de compassion. Certains pères déçus n'osaient même pas l'annoncer officiellement. Abdelwahed a boudé quelques temps le lit conjugal mais le regard du poupon finit par le faire fondre. Elle portera le nom de Touria, traduction en arabe de l'étoile polaire. La maison natale de Touria se trouvait au quartier appelé « EL Kalklyen », dans la profonde médina de Fès. Ma naissance en tant que garçon unique interviendra huit années plus tard. La fillette manifestait des signes de précocité exceptionnels, curieuse de tout. L'indifférence du père s'est transformée en passion désirant offrir à ce bambin la meilleure des éducations. Il était fort probable que dans le subconscient de ce père frustré, ressentant l'arrivée d'une fille comme un fardeau, l'intelligence hors du commun de l'enfant transforma cette peine en joie.

En ce temps là il fallait attendre l'âge de scolarité avant que la fillette ne s'adapte au monde extérieur. Il n'existait pas d'écoles maternelles, ou jardins d'enfants, du moins pour les marocains. Les garçons étaient traités différemment, d'abord pour l'importance qu'ils représentaient aux yeux des parents, pour la pérennité du nom ou pour un quelconque héritage et aussi pour être initiés très tôt,à l'apprentissage d'un métier. Dès l'âge de quatre ou cinq ans les garçons fréquentaient l'école coranique

appelée « M'Sid ». Chaque quartier avait son M'Sid. Cette école était souvent improvisée dans un local de fortune, les fondations d'une maison ou une arrière-boutique. Elles étaient tenues par des personnes, la plupart du temps absolument incultes, qui avaient appris le livre Saint par cœur sans rien y comprendre. Ce genre d'activité les mettait à l'abri du besoin, ils étaient grassement entretenus par les parents qui croyaient innocemment à leur savoir. Les enfants étaient traités selon la valeur des offrandes reçues, rapportées au maître. On faisait confiance à ces personnages sans soupçonner la présence de pédophiles parmi eux. Ils avaient tout pouvoir pour malmener les pauvres gamins qui souvent désertaient et retournaient chez eux. Le maître envoyait immédiatement quelques fidèles, faisant partie de ses protégés, au domicile du fuyard pour le ramener de force. Le châtiment qui l'attendait « La falaqua » consistait à donner des coups de bâton sur la plante des pieds. Les déserteurs étaient ficelés et maintenus de force par les fidèles jubilant de plaisir, heureux d'assister le maître, surtout s'ils avaient un compte à régler avec la victime.

Les filles étaient protégées car elles restaient à la maison pour être initiées à leur futur rôle de femme au foyer. Le seul rêve qu'elles entretenaient était celui de jouer à la mariée, sans prince charmant car il ne comblait pas leur imaginaire. Elles apprenaient à devenir la propriété de quelqu'un, souvent déjà désigné par la famille, en attendant que les premières règles apparaissent afin de convenir de la date des noces. Ces malheureuses petites filles exprimaient

leurs illusions en fabriquant avec des morceaux de bambou enveloppés de tissus de couleurs vives, les futures mariées parées pour la soirée nuptiale. Elles marquaient d'un crayon noir l'emplacement de la bouche et des yeux qu'elles s'évertuaient à maquiller. Ce maquillage était aussi éphémère que leur rêve.

Le milieu où naquit Touria faisait exception à cette règle. Ses parents lui offraient pour les fêtes des tenues élégantes achetées au quartier français. Elle rivalisait de coquetterie avec les jeunes françaises de son âge. Les jeux de la petite fille surprenaient son entourage par leur caractère insolite. Elle préférait les jeux de garçons et était attirée par tout ce qui volait. Elle confectionnait des avions en papier qu'elle propulsait dans l'air pour voir finir leur trajectoire dans le grand bassin de la maison familiale. Ces demeures de Fès étaient somptueuses par l'espace qu'elles offraient. Elles étaient conçues avec de grands patios entourant un bassin central où flottaient quelques canards. Les fassis aimaient particulièrement prendre le goûter de l'après-midi dans ce cadre. Ces maisons abritaient des foyers appartenant à la même famille, préservant à chacun son intimité et son rythme de vie. Notre mère Zina, ma sœur et moi même, occupions une « Masria », une aile de la maison surplombant le patio central, aux zelliges bleus et blancs. Cette grande bâtisse renfermait une abondante progéniture. Aux heures de jeux, cousins et cousines, nous arpentions à notre guise les larges allées glissantes, surtout en été où les jeux finissaient sous la fraîcheur de la fontaine dont on écrasait le jet de nos mains pour s'éclabousser de son eau

rafraîchissante et limpide. Le patriarche de la maison était notre grand oncle paternel, Driss. Il nous terrorisait car il ne supportait pas le bruit. Nos jeux n'étaient permis qu'à certains moments de la journée et de préférence en son absence. Avant son arrivée nous avions si peur de ses réprimandes et colères qu'au seul bruit de ses pas suivis du claquement assourdissant du gros portail noir qui se refermait, nous nous sauvions pour nous blottir dans les bras de nos mères. Malheur à celle ou à celui qui osait déranger la sieste du patriarche.

Touria était un être à part, sage et réfléchie. Dès l'âge de la scolarité elle fut inscrite à l'école « Dar Adyel » située à quelques pas de notre maison, de Derb Rtaouna. La porte de cet établissement était imposante, par sa hauteur et son bois noir massif parsemé de gros clous, rappelant les portes de château-fort qui ont illustré nos livres d'histoire. L'enseignement était bilingue, la discipline rigoureuse, faisant penser à celle d'un pensionnat religieux. La directrice ainsi que l'institutrice, Malika Bensouda, étaient impressionnées par l'intelligence exceptionnelle de Touria. L'institutrice occupera une grande place dans le parcours de Touria. Leur amitié restera indéfectible malgré la différence d'âge. Abdelwahed a tenu à donner à sa fille une éducation exemplaire mais avec des principes de liberté sans toutefois négliger l'enseignement de la langue arabe. Elle fut initiée à la langue de Molière, ce qui était indispensable pour tout marocain, la double culture facilitait les relations franco-marocaines. Les revendications légitimes des marocains s'exprimaient

lors de manifestations, à l'exemple des fêtes du Trône, tolérées, mais qui commençaient à prendre une allure de défi vis-à-vis de l'occupant. Certaines relations franco–marocaines étaient excellentes, basées sur l'amitié et l'estime, comme c'était le cas entre mon père et le directeur du journal, « Le Courrier du Maroc » qui appelait mon père avec cette expression pleine de tendresse et d'amitié « sacré Chaoui ». Tous les marocains n'appréciaient pas ce genre de relation interprétée comme une forme de traitrise. Abdelwahed était avant tout un artiste, un homme de plume et de scène. Son art, qui forçait le respect, restait la meilleure des résistances au protectorat français à travers les sujets de ses écrits. Sa troupe de théâtre dont El korri était un des éléments fondateurs était constituée d'une pépinière d'intellectuels et de futurs résistants. Certains membres n'allaient pas tarder à se trouver dans les geôles du protectorat. Outre le fait qu'il traduisait certaines pièces de Molière, Abdelwahed était également metteur en scène chargé de concevoir les décors et les costumes. Les moyens étaient limités cependant rien ne pouvait arrêter sa fougue. Son amour de la scène et son sens de la communication lui permettaient de rencontrer de grands noms du théâtre arabe de l'époque en dehors des frontières du Maroc, tels Youssef Wahbi, Amina Rizk, l'équivalent de célébrités françaises comme Louis Jouvet ou Sarah Bernhardt.

L'émancipation était le maître mot dans l'éducation de Touria. Elle était habituée à s'exprimer avec la plus grande liberté. Pour elle l'école n'était

pas uniquement un moyen de combattre l'illettrisme. Il était un lieu de liberté et d'épanouissement. Le but était de changer les mentalités et de préparer les femmes à vivre pour leur bonheur et non au service exclusif d'un mari.

Touria allait connaître, dès l'âge de sept ans, son premier face à face avec les autorités coloniales. En 1944 Fès fut le théâtre de violences infligées par la police en représailles à des manifestations de citoyens commençant à revendiquer officiellement l'indépendance. L'école Dar Adyel avait décidé d'organiser une grève pour exprimer sa solidarité face à ces actes arbitraires. Touria avait pris l'initiative de faire prêter serment à toutes ses camarades « De ne reprendre les cours qu'après l'élargissement de jeunes étudiants arrêtés injustement ». Le chef de la région, commissaire divisionnaire, mis au courant de cette grève, avait tenu à connaître et punir l'auteur d'une telle initiative. Le quartier de Derb Rtaouna, où se trouvait la maison familiale de Touria, fut encerclé par les forces de l'ordre armées jusqu'aux dents. On frappa à la porte de la maison dans le but d'arrêter Touria, l'instigatrice de la grève. Quelle fut leur surprise de se trouver en face d'une frêle fillette de sept ans ! Son père fut convoqué et menacé d'emprisonnement en cas de récidive. Depuis ce jour le destin de Touria allait prendre une toute autre tournure. Elle accompagnait son père lors de ses tournées, s'extasiait de le voir évoluer sur scène. Sa coupe de cheveux à la garçonne, ses tenues légères ne manquèrent pas de faire crier au scandale le milieu traditionaliste. On ne concevait pas qu'une petite

musulmane puisse évoluer dans un milieu d'hommes, en l'occurrence, les gens de la troupe. C'était le comble du libertinage. Ses études scolaires et son initiation à l'amour de la scène feront de Touria le symbole d'une rupture avec un conservatisme asservissant. Lors du tournage en 1948 du film *La Septième Porte* l'équipe d'André Svoboda avait besoin d'une fillette d'environ treize ans pour le rôle de Leila qui représentait Maria Casares enfant. Elle devait donner la réplique à un beau jeune homme, Ali, incarné par Georges Marshall. Le rôle fut confié à Touria. Ainsi, Abdelwahed et sa fille étaient ensemble face à la caméra lors du tournage. Pour les proches, hostiles à une telle liberté, c'était une atteinte aux mœurs. Son père fut mis en quarantaine, considéré comme un irresponsable .

Nous habitions notre « Masria » et subissions en l'absence de notre père l'autorité de notre oncle paternel Driss, conservateur maladif, fervent opposant aux idées progressistes de son frère. Il incarnait la vertu et se croyait investi d'un rôle moralisateur. Ce qui ne l'avait pas empêché de s'approprier une jeune servante qui avait l'âge d'une de ses filles. Il fera d'elle une seconde épouse. Pour nous il était le symbole du patriarche égocentrique entouré d'un personnel disposé à satisfaire ses moindres désirs.



Abdelwahed journaliste et écrivain,
père de Touria



Touria à 5 ans

Nous assistions, ma mère, ma sœur et moi-même, à travers les persiennes de notre « Masria » à des scènes de violences infligées à de jeunes servantes. Leurs parents extrêmement pauvres les confiaient à ces despotes pour en prendre soin en échange de services domestiques. J'assistais, tout enfant, à ce contraste flagrant de notre foyer évolué, libre, cultivé, tranchant avec celui de l'asservissement dont faisaient l'objet ces malheureuses domestiques. A la vue de leur supplice, je surprenais ma sœur et ma mère pleurer, sans possibilité d'intervenir pour adoucir ou interrompre ces mauvais traitements. L'affection protectrice dont m'entourait ma sœur était quasi permanente dans cet univers hostile. Elle tenait à m'éviter le courroux des fidèles de notre oncle qui, pour sa quiétude, étaient capables de me punir sévèrement, si je faisais quelque bruit ou quelque geste mal interprété. Je n'oublierai jamais la punition particulière qui m'avait été infligée par une des servantes à l'autorité quasi- policière au service de notre oncle. Je chantonnais dans les allées, non loin du salon principal où dormait le monarque, quand soudain je fus invité à déguster un soit disant miel fait maison par cette servante prétendant trouver ma voix mélodieuse. Elle me mit la friandise dans la bouche en signe de récompense, mais c'était en fait du piment fort moulu. La brûlure fut si forte que je sursautais, mes cordes vocales ne pouvant émettre le moindre son. Cette punition marqua à jamais ma mémoire d'enfant. Ce fut sa manière à elle de me dissuader de chanter, de façon définitive. Notre « clan » avait la nette impression que tout le monde cherchait à nous punir, nous les enfants d'Abdelwahed . Les moments

où nous ressentions quelques répits, c'était à l'occasion des fêtes qui occupaient tout le monde y compris l'entourage hostile de notre oncle. Touria, qui faisait partie des plus brillantes élèves du quartier, maîtrisant les deux langues, lisait des poèmes spécialement écrits pour la fête du Trône. Lors de ces manifestations elle obtint des prix, à plusieurs reprises.

Mon père s'absentait souvent pour se déplacer à Casablanca devenu le centre économique du Maroc. Il avait des activités dans le secteur du journalisme, de la communication et naturellement du théâtre. Nous devions attendre le week-end pour le voir. J'étais souvent au lit, à moitié endormi, quand je sentais sa main caresser ma joue le soir de son retour au foyer. Sa présence était à la fois un réconfort et l'image de cette ville dont nous rêvions. Il était question de le rejoindre, de s'installer à Casablanca. Au petit matin c'était nos retrouvailles, heureux d'être enfin tous les quatre. La « Masria » paraissait soudainement plus grande, plus lumineuse. Sur chacun des murs latéraux de notre pièce étaient accrochés les portraits en couleur sépia de deux illustres grands hommes, vénérés par mon père : Mustafa Kemal, le leader turc et Saad Zagloul, un grand homme politique égyptien. Ces deux visages volontaires et sévères ont longtemps hanté ma mémoire d'enfant. Je voulais fuir les regards hostiles des domestiques de mon oncle, l'humidité des rues glissantes en temps de pluie, la méchanceté sadique du maître du M'Sid, lieu incontournable dont je ne pouvais m'échapper. J'avais eu ma dose de Falaqa, cette redoutable punition, après une fugue qui

m'avait valu d'être ramené de force par les fidèles du tortionnaire. Pour s'accorder quelque faveur du despote, ou du moins son indifférence, les enfants lui apportaient quelques plats faits maison, ou des friandises. La rivalité des offrandes était telle qu'il y avait de quoi nourrir un régiment. La famille du maître venait au M'Sid pour se ravitailler. Je me souviens qu'un jour, pour ne pas arriver les mains vides, j'avais emmené du pain et du sucre, en gros morceaux. Cette indélicatesse provoqua le courroux du maître et sa punition fut atroce. Je suis rentré à la maison, les chaussures sous le bras, sur la pointe des pieds martyrisés, par temps de pluie. Le soir, je regardais ma sœur jalousement, assise derrière son pupitre à faire ses devoirs, impatiente de retrouver l'école. Au M'Sid, c'était constamment un bruit infernal de voix. Assis, entassés les uns à coté des autres, les enfants étaient terrorisés par les colères capricieuses du sadique. Aucun père n'osait affronter ce personnage et demander plus de clémence. A la sortie, heure de délivrance, certains parents venaient récupérer leur progéniture. Je fus terrorisé un jour par un vieillard qui me prenait pour son petit-fils. Il voulait absolument m'emmener de force. Mon père, que je ne voyais qu'un week-end sur deux, n'avait aucune idée de ce que j'endurais. Pour les enfants dissipés, en plus de la terrible Falaqua, le maître avait une méthode si cruelle qu'elle pouvait inspirer les plus grands tortionnaires. J'ai eu droit, enfant indiscipliné, à ce traitement. Il s'agissait de suspendre l'enfant sur une barre fixe, les doigts croisés supportant tout le poids du corps. Pour être délivré, selon le bon vouloir du maître, il fallait être soulevé

par les pieds. C'est ainsi, à mon grand soulagement, qu'un jour de retour de Casablanca, mon père m'a aperçu dans cette malheureuse posture, suspendu comme un mouton dans un abattoir. Il fit un scandale et fut à l'origine de la prise de conscience des parents quant au calvaire des enfants. Le M'Sid fut désormais banni de ma vie.

Conscient que ses absences nous portaient terriblement préjudice, mon père décida de nous emmener vivre à Casablanca. C'était le rêve qui commençait à se réaliser. L'odeur de cette ville, principale métropole du Maroc, se dégageait des effets de mon père, de ses costumes, du parfum du cuir neuf de ses valises. J'imaginais les bruits des moteurs de voitures et de cars, que nous ne voyions jamais en médina. Nous apercevions ces véhicules uniquement dans le quartier européen. La circulation en médina, était faite d'ânes et de mulets. Les odeurs que nous étions habitués à inhaler était un mélange de crottes d'ânes et de farine fraîchement moulue émanant des minoteries artisanales, principale activité de certains nantis de Fès.

Le départ était décidé, j'avais même eu droit à des chaussures neuves, au cuir rouge, achetées à la ville nouvelle, qui sentaient déjà le Casablanca tout proche. C'était le Paris du Maroc occupé. Notre mobilier se trouvait déjà dans les allées de l'immense maison que j'étais heureux de quitter. Les valises étaient remplies d'effets de ma mère et de ma sœur. Les servantes de mon oncle qui nous détestaient nous observaient jalousement, conscientes que nous allions vers des

jours meilleurs. Je n'avais pas dormi la veille du départ, excité à l'idée de porter mes nouvelles chaussures dans le car qui devait nous conduire à Casablanca. Assis à côté de ma sœur, nous nous sommes disputés la place près de la vitre pour mieux contempler le paysage qui défilait, saluant quelques bergers ahuris de voir cette énorme machine roulante. Je regardais la nuque du chauffeur et admirais son habileté à tenir le volant. C'était pour moi un magicien. Touria, dans sa tendresse naturelle me regardait de temps à autre, désirant deviner mes émotions. Elle jubilait à l'idée de pouvoir découvrir beaucoup de choses auprès d'un père si prévenant.

Le car pénétrait dans Casablanca. Le soir commençait à tomber, les lumières de la ville étaient féériques. Les magasins, les cafés, brasseries, confiseries offraient leurs plus beaux produits. Mon père avait prévu de nous loger dans l'appartement qu'il occupait seul avant notre arrivée. Cette habitation, située à l'arrière de l'agence de communication où il travaillait, sentait les livres, les registres puisqu'une des chambres servait de salle d'archives. Il y avait plusieurs postes de téléphone posés sur des annuaires. Cette maison avait quelque chose de magique, c'était un univers absolument nouveau, fascinant pour un enfant. A l'heure d'ouverture des bureaux nous entendions les pas des employés, leurs éclats de rire, les sonneries des téléphones. Nous étions bien loin de l'atmosphère de notre Masria qui nous offrait des bruits mêlés de clapotis de fontaines, de voix agressives du personnel, d'ordres colériques de notre oncle, maître des lieux.

Nous vivions désormais au rythme d'une activité de journalisme publicitaire. Le président de cette agence, Mr Laghzaoui, un des marocains les plus fortunés de l'époque, avait affecté cette modeste habitation attenante à l'agence de mon père afin d'exploiter ses dons de communiquant. Elle dégageait un certain charme, malgré ses pièces sombres, son sanitaire désuet fréquenté de temps à autre par des rongeurs qui avaient élu domicile dans la salle d'archives. Ma mère, excellente maîtresse de maison, s'appliquait à nous rendre la vie aussi agréable que possible. La maison était devenue coquette et nous recevions très souvent des invités dont des collaborateurs de mon père. Quand le président Laghzaoui était de passage la maison prenait une allure de fête, la table bien garnie pour flatter les goûts culinaires de l'illustre invité. L'éducation fassie était reconnue pour produire parmi les plus belles épouses de vrais cordons bleus dont ma mère faisait partie. Parmi les convives nous recevions beaucoup de français. Il nous arrivait d'être invités à notre tour. Pendant le dîner mon père, excellent orateur, bavard, charmeur, ne cessait d'épater l'assistance. Nous étions fiers de lui. Il adorait présenter sa petite famille, sa très belle épouse, sa fille à l'éducation moderne, parlant un français qui surprenait par sa pureté et moi qui avais appris à me tenir sagement, répondre poliment.

Notre maison était en plein centre de la ville, au 50 avenue Poeymireau, en face des Magasins Réunis, genre Galeries Lafayette. J'étais émerveillé par toutes ces voitures, aux chromes étincelants, aux couleurs vives, qui stationnaient devant notre trottoir. Je

découvrais des familles apparemment heureuses descendre de ces véhicules, le temps de faire quelques achats. Les promenades sur le grand boulevard de la gare qui se trouvait à l'angle de notre rue étaient, pour ma sœur et moi, un enchantement. Notre père, ami de tous les commerçants du coin, nous faisait découvrir les meilleures pâtisseries. Le café « Roi de la bière », immense établissement, à plusieurs niveaux, était son coin préféré après une journée de labeur. Mon père était d'une élégance rare, il s'habillait sans aucune fausse note. Il était fier d'exhiber ses deux enfants portant des vêtements assortis. Le samedi soir nous allions au restaurant, à Ain Diab, quartier de villégiature situé en bord de mer. Pour cette sortie j'avais droit à une friction d'eau de Cologne, chère à mon père. Ma mère portait des tailleurs, couleur pastel, des chaussures à talon aiguille. De grands noms de la mode étaient représentés tout le long du boulevard de la gare. Les gérantes des magasins nous recevaient avec beaucoup de délicatesse car elles devinaient, non seulement le bon goût de mon père, mais surtout son amour pour sa famille et sa bonté. Ma mère se laissait habiller par les couturières qui ne manquaient pas de flatter sa beauté, sortant de leurs étalages les pièces les plus chères mettant ainsi à l'épreuve le degré de générosité du mari. Les invitations à des réceptions ne manquaient pas et mon père désirait toujours que sa femme soit la plus belle. Elle ne parlait pas un mot de français mais ses manières gracieuses, son sourire angélique, son intelligence intuitive lui donnaient beaucoup de présence. La vie nocturne de Casablanca n'avait pas de secret pour mon père. Il adorait les nouvelles

rencontres, découvrir les gens, se faire de nouveaux amis. Sa compagnie était recherchée. Très régulièrement, les samedis soir, nous nous préparions tous les quatre pour une sortie qui allait se terminer tard dans la nuit. C'est ainsi que nous allions découvrir le monde du spectacle nocturne. Des cabarets offraient après dîner des attractions à un public raffiné. Notre table était réservée et nous étions reçus avec beaucoup d'égard par les gérants de ces établissements. Dès notre arrivée mon père demandait si les spectacles n'avaient rien d'indécent eu égard à l'âge de ses enfants car il y avait dans certains cabarets des scènes de strip-tease. Ma sœur Touria et moi-même découvrions ce monde qui incarnait la France raffinée, la France du music hall, de l'humour et de la magie. On avait du mal à réaliser que, nous, indigènes venus de Fès, ayant connu une France méprisante qui affichait à l'entrée de ses immeubles dans la ville nouvelle des formules raciales, étions attablés dans un milieu si féerique, devant des couverts de prestige, où le cristal des coupes de champagne scintillait et reflétait les lumières des lustres sous des voûtes somptueuses. Nous échangions ma sœur et moi des regards complices et amusés devant tant de contrastes. Il me semblait deviner à quoi elle pouvait penser à ce moment là, à ses anciennes amies ou ennemies, à son école de Dar Adyel, aux questions agressives des autorités coloniales lors des manifestations. De mon côté je revoyais l'atmosphère de notre « Masria », du M'Sid, du quartier de la ville nouvelle qui devenait bien médiocre devant ce que nous étions en train de découvrir. Les cabarets de Casablanca étaient un lieu

de l'élite française. Je me souviens de leurs prestigieux noms, tels que « Le Negresco », « Le Don Quichotte » ou « L'Embassy ». Chacun d'eux avait un décor et des attractions particulières. Chez les uns c'était une succession de belles voix mélodieuses, chez les autres c'était des groupes de danseuses aux corps de déesses habillées de paillettes scintillantes. J'ai le souvenir d'un soir, à une table du « Negresco » où mon père, en mari jaloux, n'avait pas admis qu'en son absence, pendant qu'il était aux toilettes, un monsieur ait osé inviter notre mère à danser.

Notre scolarité, bien différente de l'atmosphère archaïque de Fès, se déroulait, pour ma sœur, dans un lycée de jeunes filles et pour moi, dans une école marocaine à l'enseignement bilingue. J'étais interne en cours préparatoire dans une école où la pédagogie était nulle. Les maîtres me rappelaient, par leur brutalité, ce que j'avais enduré au « M'Sid », avec la petite différence que nous étions en classe assis devant un pupitre. Les classes étaient bondées car l'école était privée et on veillait à sa bonne rentabilité. Touria continuait à être une bonne élève. Toutes les manifestations à caractère nationaliste la mettaient au premier rang. Elle était connue pour son franc parler, son expérience des planches et des caméras. Sa passion pour tout ce qui volait, manifestée dès son plus jeune âge à travers la confection d'avions en papier qu'elle s'amusait à lancer, avait soudain repris le dessus. Devenue adolescente elle s'intéressait aux différents prototypes exposés dans les rayons de jouets des magasins. Ses questions sur tout ce qui touchait l'aviation devenaient pressantes.

Elle faisait des rêves où elle volait, tel un oiseau, se sentant légère mais surtout libre. Elle lisait tout livre se rapportant à l'aviation, commençait à étonner son entourage par ses commentaires et analyses. Un jour, devant des invités français, alors que les jeunes filles présentes parlaient de chant et de danse, pensant épater la jeune Touria, la petite marocaine, elle avait fait un exposé des plus brillants sur sa passion, l'aviation. Pour ces jeunes filles Touria n'avait certainement pas droit à tant d'évasion et cet amour devait leur sembler sinon incompréhensible, du moins déplacé pour son sexe. Notre population était déjà freinée dans ses propres frontières, il fallait de l'audace et une certaine inconscience pour qu'une jeune fille ose parler de la conquête du ciel. Le contexte n'était pas favorable et les français n'aimaient pas les esprits téméraires. Toute initiative pouvant déclencher un événement majeur n'était pas du goût de l'occupant.

Les marocains ne pouvaient pas prétendre à une scolarité de qualité mêlés aux petits français. Les écoles de la mission culturelle française restaient le privilège absolu des enfants des colonialistes. Dans chaque grande ville des établissements assuraient un enseignement respectant les programmes dictés par la France. Toujours en cours préparatoire, au lieu de découvrir la douceur de l'enseignement je subissais les corrections corporelles non abolies à Casablanca. Un jour, mon père qui venait me chercher pour passer le week-end en famille me trouva sortant de l'infirmerie un énorme pansement à l'oreille. Cette fois là l'instituteur m'avait ordonné d'aller au tableau

avec une agressivité telle que, pris de panique, je m'étais mis à trembler, incapable de bouger. Excédé, l'instituteur m'avait pris le lobe de l'oreille gauche et l'avait déchiqueté de ses ongles, me répétant que j'étais un cancre. Je ne sentais pas le sang chaud qui coulait sur ma joue. Le tortionnaire aurait pu continuer le massacre si les élèves ne s'étaient pas mis à crier à la vue de mon visage ensanglanté. Mon père avait violemment réagi, exigeant la poursuite pénale de l'enseignant. A la suite de cette altercation je quittais définitivement cette école, sans regret.

Il voulut m'inscrire dans une école de la mission culturelle française, l'école Augustin Sourzac. Le directeur s'appelait Mr Pageau, un homme de grande prestance, qui me fera penser plus tard par sa ressemblance physique à Gregory Peck. Après la politesse d'usage, mon père qui me tenait par la main, lui fit part de son désir de m'inscrire à son école dans la classe du cours élémentaire première année. Le directeur fut carrément surpris et répondit sèchement, réponse qui résonne encore à mes oreilles :

« Votre fils est marocain, il ne peut pas être accepté dans cet établissement ». Ce à quoi mon père répliqua en gardant le sourire :

« Voulez-vous faire de cet enfant un ami ou un ennemi ? »

Cette phrase eut l'air de surprendre et de déstabiliser ce cher Monsieur Pageau habitué certainement à l'exécution immédiate de ses sentences. Il devait cependant changer d'avis à la fin

de l'entretien après avoir fait plus ample connaissance avec mon père et ses arguments convaincants. Toutefois il nous avait signalé que cette décision pouvait faire l'objet d'un refus de la part de la mission culturelle française.

Enfin inscrit sur les registres de l'école, je fus conduit par le directeur à la salle de classe dont les cours avaient déjà commencé un mois auparavant. Il me présenta à l'institutrice, lui précisant que j'étais marocain, laquelle fit une légère moue qui en disait long. Elle m'ordonna, après le départ du directeur, de m'asseoir au fond de la classe. J'ai pu constater le regard méprisant des élèves, heureux de me voir occuper le dernier banc réservé habituellement aux cancres. J'étais mis en quarantaine, j'entendais des chuchotements dire : « c'est un raton ! », « un bicot ! ». Cette insulte était encore plus douloureuse que la déchirure de mon oreille.

Mon père n'était pas au bout de ses surprises. Après mon entrée à l'école Sourzac, ce qui n'avait pas été chose aisée, ma sœur manifestait une passion obsessionnelle pour l'aviation. Elle rêvait de devenir pilote. Elle, la petite Fatma, comme on nommait toute marocaine, avait-elle le droit d'une telle ambition ? Ne devait-elle pas se contenter de piloter en rêves ? Abdelwahed Chaoui était connu pour son audace, pour son goût de prouver à l'occupant que le marocain avait droit d'aller au bout de ses rêves. Cette fois le défi était si grand que des membres de la famille avaient essayé de dissuader la jeune adolescente. Ils la suppliaient d'abandonner un tel

projet voué d'avance à l'échec, mais c'était méconnaitre son degré de ténacité. Devenir aviatrice était loin d'être un caprice pour Touria, c'était une vocation inébranlable. Il fallait l'inscrire à une école de pilotage, coûte que coûte. Le club où les cours avaient lieu se trouvait à Tit Mellil, non loin de Casablanca. C'était un lieu très chic, composé d'un bâtiment, siège de la direction, de salles de cours théoriques, d'un aérodrome, et d'une immense aérogare. Une salle de restaurant et une cafétéria donnaient à l'ensemble une atmosphère de luxe réservée à une élite qui faisait de l'aviation en amateur. Des vols d'agrément en compagnie de moniteurs étaient également organisés. Cette école « Les Ailes Chérifiennes » était placée sous la tutelle de l'armée de l'air qui certifiait tout diplôme de pilote.

Mon père avait compris qu'inscrire sa fille aux cours de Tit Mellil relèverait du miracle ou d'une lutte acharnée. Il n'avait pas oublié la phrase de Mr Pageau : « Votre fils est marocain, il ne peut pas être accepté » Il s'agissait pourtant d'une simple inscription au cours élémentaire première année.

Il avait pensé tout d'abord envoyer un courrier formulant une demande d'inscription mais celle-ci risquait de finir à la poubelle. Finalement il avait préféré affronter ses interlocuteurs lors d'une visite surprise à la direction de Tit Mellil. Arrivés sur les lieux, un jour d'affluence, ils attirèrent l'attention par le simple fait qu'ils étaient des inconnus du club. L'assistance, constatant qu'il s'agissait de marocains,

pensait à des nouvelles recrues chargées d'un emploi subalterne. A l'annonce de l'objet de la visite, la stupéfaction fut générale, suivie d'un terrible éclat de rire, que le meilleur des humoristes n'aurait pas réussi à provoquer. Les regards étaient chargés d'animosité tout autant que de curiosité. Un spectateur neutre aurait pensé à un ennemi imprudent qui, par maladresse ou inadvertance, s'était trouvé piégé dans le camp de l'adversaire. On ne pouvait naturellement pas les inviter à s'asseoir, la blague était de très mauvais goût.

Le dialogue qui allait suivre était digne d'un interrogatoire de police. Mr Martin, directeur général, assisté de deux principaux collaborateurs, fut interloqué par le sang froid des visiteurs qui, dans l'aisance de leurs répliques, n'exprimaient aucune hésitation ou gène.

« Je veux prendre des cours de pilotage ! » affirmait l'adolescente, loin d'imaginer que cette phrase allait faire l'effet d'une bombe.

Le directeur, amusé et énervé à la fois, s'est retourné vers l'élégante assistance du club, pour lancer cette phrase cynique :

« Mesdames et Messieurs, votre attention s'il vous plait ! Vous voyez cette petite Fatma, eh bien, ouvrez grands vos oreilles, elle prétend vouloir prendre des cours d'aviation !! »

Des éclats de rires fusaient de tous côtés, encore une fois, des regards hostiles la dévisageaient. Le

combat de Touria venait de commencer. Devant sa détermination et son attitude stoïque le directeur décida de l'inscrire, quelque peu amusé, curieux de connaître la suite des événements. Il ne pouvait imaginer ce que renfermait cette frêle créature comme force de caractère et capacités à réussir.

CHAPITRE II :

TOURIA L'AVIATRICE

Tout enfant que j'étais, j'avais commencé à percer le milieu français par les relations de mon père. Ces relations étaient sympathiques, j'entendais des gentillesses à mon égard, on me caressait la joue en flattant mon géniteur. Les employés de l'agence qui collaboraient avec mon père représentaient pour nous le premier contact avec cette communauté dont la politesse nous trompait. Nos sorties nocturnes, fréquentant une élite qui aimait les attractions, nous donnaient une image presque féérique de cette période. Cette image sera détériorée par les événements et l'attitude des agents d'autorité qui donnèrent libre cours à l'instinct de violence qui les habitait. Ce que la presse et la radio diffusaient n'avait aucun point commun avec les délicatesses des soirées mondaines et les services du « Negresco ».

Lors de leur retour à la maison, mon père et ma sœur ne digéraient pas la manière grossière dont ils avaient été accueillis à l'école Tit Mellil et ce mépris qu'ils avaient ressenti. La passion de Touria était non seulement inébranlable mais encore prenait l'allure d'un challenge, comme un sportif devant prouver ses capacités olympiques, étant persuadé qu'un titre devait lui revenir. Les proches persistaient à décourager Touria sur ce projet dangereux à leurs yeux. Ils imaginaient le pire. Parmi nos amis français,

certains étaient admiratifs quant à la témérité de la jeune fille. Ils avaient un esprit juste et critique envers les actes de la présence française, qui, par ses dérapages ne faisait pas honneur au drapeau tricolore, symbole de grandes valeurs humanistes.

De grands avocats ont payé de leur vie leur impartialité, osant défendre les revendications légitimes de la population marocaine. Ce fut le cas également du directeur d'un grand journal dont l'éditorial avait mis sur le banc des accusés les autorités coloniales. Il fut tout simplement exécuté à la sortie de son domicile, un building situé sur la place de la liberté à Casablanca. Cette place portera son nom après l'indépendance.

Le plus délicat était de finaliser l'inscription de Touria à l'école de pilotage. Tout postulant devait passer un examen écrit et un oral des plus sélectifs. Il fallait imaginer ce à quoi pouvait s'attendre Touria qui, heureusement, ne connaissait pas le découragement. Elle fut convoquée par le directeur de l'école, Mr Martin, toujours amusé par cette demande d'inscription à laquelle il n'envisageait pas de donner suite. Ce jour là elle était accompagnée de son soutien inconditionnel, son père. Ils formaient à eux deux un vrai mur de béton. Naturellement, Mr Martin a évoqué les énormes qualités physiques et morales nécessaires à une telle formation à laquelle une frêle marocaine ne pouvait prétendre d'autant plus que cette formation de pilote était sanctionnée par un brevet délivré par l'armée de l'air française. Pour la communauté française de l'époque une jeune fille

marocaine devait être fière si elle avait la chance d'être recrutée comme femme de ménage.

Touria, dans son entêtement dû à sa passion dévorante a fini par forcer le respect de ses interlocuteurs, ébahis par tant de conviction. La première manche était gagnée mais la suite restait difficile. L'atmosphère qui régnait au sein de l'école était puante de snobisme, un peu à l'image d'un port de plaisance où les yachts rivalisent par le luxe qu'ils dégagent. Les avions étaient alignés sous le grand hangar. La carlingue de couleurs vives, selon le choix de leurs propriétaires, était constamment cirée par des ouvriers indigènes, avec le même soin qu'ils apportaient lors d'une séance de cirage de chaussures, scènes très courantes dans les rues des quartiers. Lorsque le temps n'était pas favorable au vol, les membres de ce club fermé, dégustaient un repas servi à la cafétéria du club.

L'intimité qui régnait au sein de cette communauté privilégiée rendait la tâche de Touria encore plus difficile, elle était tout simplement une intruse.

Mr Martin procéda à l'inscription de la jeune fille à l'examen d'admission. Il était persuadé de l'échec de Touria, surtout avec des examinateurs très exigeants. Ils étaient au nombre de deux. Ils avaient la lourde tâche de former les nouveaux pilotes au sein de l'école de Tit Mellil, celle-ci étant sous la tutelle de l'armée de l'air française qui délivrait les brevets. Le premier, Mr Delachnal, était français, conscient de l'autorité coloniale à laquelle les autochtones devaient respect et allégeance. Le second, Mr Neguera,

d'origine espagnole, était jovial, sans préjugés. Ce dernier fut impressionné par la ténacité de Touria et se prit d'une affection paternelle pour la jeune fille. Cette protection sauva Touria des embuscades. Delachnal aurait souhaité éliminer Touria dès les premiers tests. Il devait modifier sa position devant l'impartialité de son collègue qui ne privilégiait que le mérite. Mr Neguera aidait son élève à supporter cet univers exclusivement masculin prompt aux attaques découlant d'un machisme encore bien ancré dans les mœurs.

A la stupéfaction générale Touria fut admise aux cours de pilotage. Je me souviens encore de ce jour où, ma sœur remportant cette victoire, fut si heureuse qu'elle en perdit le sommeil et l'appétit. La rigueur de l'institution ne souffrait aucune défaillance. Les horaires des cours appliqués à Touria pouvaient décourager le plus passionné des élèves mais c'était peu connaître sa persévérance. Delachnal avait envers Touria une attitude mêlée de mépris et sévérité, à tel point que la relation entre les deux examinateurs commençait à se détériorer. Le trajet entre Tit Mellil et Casablanca était d'environ trente kilomètres. Touria ne disposait pas de moyen de transport et ce fut un premier obstacle à cette formation. Ne pas pouvoir suivre les cours, alors qu'elle était autorisée à le faire, aurait pu être une raison de suicide de la jeune fille. Le problème était si grave qu'un ami de la famille, propriétaire d'un taxi, avait offert de lui assurer les déplacements exigés par ces cours. Il était ému par la passion de Touria et fier de rendre ce service qu'il considérait presque comme un devoir national.

L'assiduité de Touria impressionnait le moniteur Neguera qui lui prodiguait les conseils les plus précieux et un enseignement de qualité afin de faire d'elle une aviatrice aguerrie. Les cours se passaient sans difficulté et Touria assimilait prodigieusement les techniques du pilotage. Le programme qui consistait aux cours théoriques suivis de séances de vol avait été suivi scrupuleusement malgré l'animosité ambiante.

Le comité directeur décidait du jour de passage du brevet. Les candidats avaient chacun la date et heure de leur examen. Mr Martin, directeur, assisté de Mr Delachnal, ne concevait pas encore le fait que Touria puisse passer avec succès les épreuves exigées. Il fallait trouver un moyen pour la décourager et provoquer un échec dont ils répandraient le bruit à travers l'école en soulignant son manque de compétence. Ils ont trouvé une astuce efficace pour susciter cet échec en choisissant le jour de l'examen.

En effet, le jour imposé prévoyait une météo extrêmement défavorable où tout vol devait être annulé. Neguera a crié au scandale, implorant le comité de changer la date afin d'assurer tout au plus la sécurité de la jeune fille. Pour cette épreuve elle devait effectuer un vol, en solo, avec un programme bien établi à l'avance et ce, à quatre mille mètres d'altitude. La réponse du comité fut sans équivoque, c'était à prendre ou à laisser.

Touria releva le défi, malgré les craintes justifiées de Neguera.

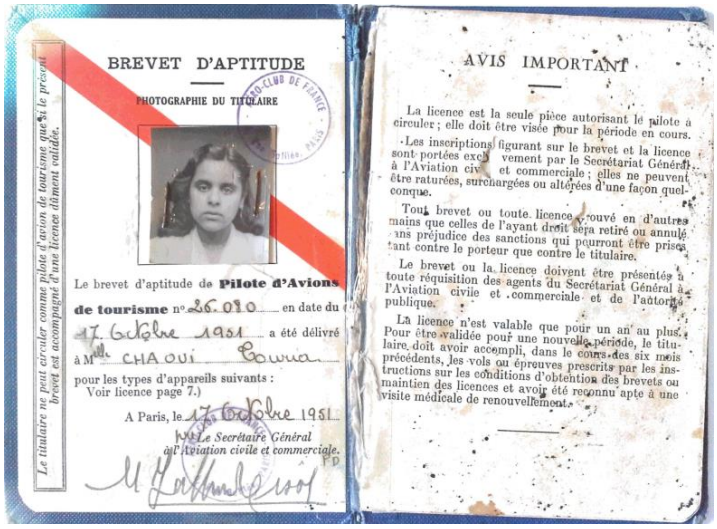
Le jour de l'examen fut en effet une journée brumeuse, humide et froide. Le ciel était sombre et chargé mais pour Touria, c'était le jour « J ». Elle n'avait pas dormi la veille. Elle s'était projetée, durant toute la nuit, les yeux fixés sur son tableau de bord, au-dessus des côtes marocaines avec la nostalgie de cette liberté qui lui manquait cruellement. Le temps ne suffisait pas à l'effrayer. Elle faisait partie de cette espèce humaine que les obstacles renforcent dans leur détermination.

La nouvelle de l'examen s'était vite répandue parmi les proches. La famille et les amis firent le déplacement pour assister à ce qu'ils considéraient comme un événement de portée nationale, un exploit dont certains doutaient de sa réalisation. MM Martin et Delachenal n'appréciaient guère cet engouement, la foule s'amassait autour de l'aérogare. Certains curieux avaient même pensé que Touria ne volerait pas toute seule, qu'un pilote se cacherait derrière, dans le cockpit. Neguera, toujours aimable et rieur indiquait, à qui voulait le constater, que l'appareil était bien vide pour recevoir l'aviatrice.

Vêtue de sa combinaison elle entra dans le cockpit, ses cheveux lâchés en arrière. Neguera lui donna quelques conseils avant le déclenchement de l'hélice. L'avion prit la piste de décollage. Touria n'avait plus comme témoin que la boîte noire dont le jugement restait absolument impartial, ce qui contrariait les membres malveillants du comité de direction. Ils auraient tant souhaité pouvoir tout manipuler à leur guise. L'avion disparut peu à peu à l'horizon de la

piste avant de décoller et d'affronter les nuages qui semblaient engloutir l'aviatrice dans leur atmosphère grisâtre. Le bruit de l'appareil devint de plus en plus inaudible. La foule scrutait le ciel avec extase, imaginant la solitude et les sensations du pilote à une époque où les jeunes filles ne pouvaient pas être libres de leurs mouvements, éternellement accompagnées par un frère ou un proche parent protecteur. Touria réalisait son rêve d'enfant. A travers cette passion elle goûtait au plaisir de braver les autorités, de se sentir au-dessus des sarcasmes et railleries de ceux qui ne pouvaient imaginer ce que l'adolescente était capable de faire. La puissance métallique du cockpit paraissait récompenser ses efforts. Elle transformait l'avion en papier de son enfance en une réalité solide et tangible d'adulte. Son bonheur était d'une intensité à l'image de cet infini céleste étalé sous ses yeux éblouis.

Notre jeune prodige respectait scrupuleusement les exigences de ses épreuves qui se composaient de plusieurs étapes. Son parcours fut sans faute. Après avoir accompli sa mission l'avion de Touria apparaissait à nouveau à l'horizon. La foule retenait son souffle tant l'attente de revoir la petite carlingue paraissait interminable et l'enjeu important. Le métal gris de l'appareil perçait à nouveau les nuages, son moteur devenait de plus en plus présent à nos oreilles. Les trains d'atterrissage s'ouvraient pour se poser sur la piste et prendre la direction de cette foule enthousiaste qui exprimait toute son admiration. Les épreuves de pilotage étaient terminées.



BREVET D'APTITUDE

PHOTOGRAPHIE DU TITULAIRE

Le titulaire ne peut circuler comme pilote d'avion de tourisme que si le présent brevet est accompagné d'une licence aérien valide.

Le brevet d'aptitude de **Pilote d'Avions de tourisme** n° 26.010 en date du 17 Octobre 1951 a été délivré à Mlle CHAOUI Touria

pour les types d'appareils suivants :
Voir licence page 7.)

A Paris, le 17 Octobre 1951

Le Secrétaire Général de l'Aviation civile et commerciale.

AVIS IMPORTANT

La licence est la seule pièce autorisant le pilote à circuler ; elle doit être visée pour la période en cours.

Les inscriptions figurant sur le brevet et la licence sont portées exclusivement par le Secrétariat Général à l'Aviation civile et commerciale ; elles ne peuvent être raturées, surchargées ou altérées d'une façon quelconque.

Tout brevet ou toute licence trouvé en d'autres mains que celles de l'ayant droit sera retiré ou annulé sans préjudice des sanctions qui pourront être prises contre le porteur que contre le titulaire.

Le brevet ou la licence doivent être présentés à toute réquisition des agents du Secrétariat Général à l'Aviation civile et commerciale et de l'autorité publique.

La licence n'est valable que pour un an au plus. Pour être validée pour une nouvelle période, le titulaire doit avoir accompli, dans le cours des six mois précédents, les vols ou épreuves prescrits par les instructions sur les conditions d'obtention des brevets ou maintien des licences et avoir été reconnu apte à une visite médicale de renouvellement.

Brevet de pilote de Touria



Touria Chaoui consacrée première aviatrice



Touria dans son cockpit

Le comité directeur de Tit Mellil témoigna d'une certaine affabilité derrière un sourire de façade qui cachait en fait une profonde déception. Les boîtes noires confirmèrent que Touria avait fait un parcours sans faute.

Devant ses proches, ses amis, les médias venus nombreux, notre jeune aviatrice venait d'être sacrée la plus jeune aviatrice mondiale et la première du monde arabe. Ma sœur fut adulée, les embrassades se succédèrent, on voulait l'approcher, être photographié auprès d'elle. Soudain, elle était devenue soudain une star. Les premières interviews commencèrent alors qu'elle était timide et peu habituée aux flashes.

Touria avait revêtu son uniforme bleu marine aux galons dorés, uniforme conçu par l'armée de l'air. Les autorités françaises admettaient son succès avec réticence, de mauvaise grâce. On avait mis dans mes bras un bouquet de fleurs que je devais lui offrir. J'avais ressenti pour la première fois une impression étrange vis-à-vis d'elle. J'avais l'habitude de la taquiner moi qui étais toujours auprès d'elle. Malgré la différence d'âge j'étais un peu son confident. Je devenais, devant l'admiration qu'elle suscitait, presqu'un étranger qui la voyait s'échapper dans les méandres de la célébrité. J'étais fier et jaloux à la fois de la voir adulée.

La fête était si intense qu'elle ne connaissait pas de fin. Les jours qui suivirent l'événement furent marqués par les écrits dans la presse nationale, coloniale et internationale, relatant la stature, la gloire de Touria. Des télégrammes de félicitations affluaient

de toutes parts, notamment d'organisations féminines du monde entier.

Une des lettres de félicitations qui avaient particulièrement marqué Touria était celle de Jacqueline Auriol, pilote d'essai française et nièce du président de la république, Vincent Auriol. Cette lettre était accompagnée d'une photo de la jeune femme posant auprès de son avion. Cette photo était dédicacée en hommage à la jeune et nouvelle pilote. Cette dédicace représentait un symbole qui, au-delà de la présence française arrogante et méprisante, prouvait que l'estime et l'admiration était un sentiment humain. Ce courrier devenait à ses yeux la reconnaissance la plus précieuse puisqu'elle provenait d'une sommité féminine de l'aviation française.

Ce succès retentissant rejaillissait sur la notoriété de l'école. Les membres du club, exclusivement masculins, qui voyaient auparavant en Touria une petite intruse durent cacher leur rage, leur jalousie et leur vanité. Le journal officiel de langue française « Maroc –Presse », dirigé par Mr Lemaigre –Dubreuil qui finira par être abattu par les autorités pour ses prises de position en faveur de la cause marocaine, avait consacré la première page de son quotidien à l'événement. La photo de Touria figurait sur tous les magazines et journaux de l'époque. D'une façon, aussi inattendue que surprenante, les membres du comité de Tit Mellil commencèrent à prendre Touria en grande estime. Leur école n'avait-elle pas récolté un certain prestige ? La presse et les médias nationaux relataient l'événement avec une telle fierté qu'ils

étaient bien obligés d'y souscrire. Cet exploit n'était pas de nature à plaire à la présence française, bien que Touria ait obtenu un diplôme dûment estampillé par l'armée de l'air de la même autorité. Il y avait quelque chose de contradictoire à cet effet. L'obtention de ce précieux sésame, nécessaire à tout pilote autorisé à prendre les commandes d'un appareil, demeurait absolument légale. Ce diplôme devenait « gênant, inconvenant » dans les mains de la petite Touria. Il ne fallait pas trop en parler en période de colonisation qui mettait sous tutelle la population indigène, sensée demeurer inférieure. Les grands journalistes de l'époque qui étaient dans le collimateur de l'occupant étaient ceux-là même qui pouvaient écrire sur Touria. Parmi eux, des noms comme Abdeslam Hajji ou Kacem Zhiri dont les articles étaient strictement contrôlés. Touria n'était pas devenue seulement la première aviatrice du monde arabe, mais plus encore le symbole de l'émancipation de la jeune fille arabe et marocaine. Cette position, qui entraînait forcément la politisation de l'événement, en fit une icône du militantisme.

Le palais trouvait dans cet événement un signal fort. Elle fut invitée à une réception en son honneur au Palais Royal de Rabat par S.M le Sultan Mohammed ben Youssef qui ne portait pas encore le titre de Mohammed V, titre qui ne sera effectif qu'après l'indépendance du Maroc en 1956. Elle fut reçue vêtue de son uniforme bleu-marine, portant les galons d'officier de l'armée de l'air. Une photographie allait immortaliser ce jour historique, souriante auprès du souverain et de son père, l'avant-gardiste qui voyait

en cette journée la consécration de son libéralisme. Cet artiste habitué au théâtre et aux coups de théâtre recevait aussi sa récompense. Elle devenait ainsi une proche du Palais. Le Sultan avait pour elle un sentiment paternel et empreint de fierté. Elle avait bien mérité ses galons avec un brevet de pilotage ce 17 octobre 1951 à moins de seize ans.



Touria Chaoui



Son amie Jacqueline Auriol



Touria consacrée plus jeune aviatrice mondiale
et première du monde arabe



Touria avec le futur roi Hassan II

Cette célébrité, tout naturellement, attisait quelques jalousies et convoitises. On désirait se rapprocher d'elle. Les connaissances les plus lointaines devenaient soudain des intimes, les cousins, même très éloignés, devenaient germains. Le Palais l'invita à maintes reprises. C'est ainsi qu'elle se liera d'amitié avec les princesses, filles du Sultan, Lalla Aicha et Lalla Malika ainsi que les princes, Moulay Hassan, futur Hassan II, et Moulay Abdallah.

Elle avait deux uniformes d'aviatrice qu'elle portait selon les circonstances, l'un bleu marine avec galons dorés et pantalon, l'autre blanc avec jupe. Le frère du Sultan, le prince Moulay Hassan a organisé une réception en son honneur à Tétouan. Notre petite famille fut du voyage. J'étais intimidé, tout enfant, par ces déjeuners et dîners officiels. Là où elle passait c'étaient des applaudissements, des demandes de photos souvenirs avec l'héroïne.

Elle fut aussi invitée en Espagne, à Malaga, par le comité d'une association féminine. Nous l'accompagnions, mon père, ma mère et moi-même car le comité désirait recevoir Touria avec les siens. L'ambiance fut magique. Le retour de Malaga à Tétouan devait se faire à bord d'un avion bimoteur transportant une trentaine de passagers, soit l'ancêtre de nos avions de ligne. A l'aéroport nous attendions pour l'embarquement, Touria portant son uniforme blanc qui tranchait élégamment avec sa chevelure noire coupée court. Les membres de l'équipage de l'avion prêt à décoller se trouvaient à quelques pas de nous. Le commandant de bord fixait ma sœur avec insistance et une pointe d'ironie. Il s'approcha de nous et s'adressa à elle, d'un air amusé, faisant allusion à son uniforme qui, pour lui, était une fantaisie et un habit original porté pour la circonstance. Il s'était sans doute imaginé que Touria faisait partie de la Jet-Set à l'image de ceux qui vont aux champs de courses assister aux compétitions hippiques en portant des bottes et pantalons de jockey alors qu'ils ne sont jamais montés à cheval. Le commandant questionna Touria : « Votre tenue veut-

elle insinuer que vous êtes réellement pilote ? » Ma sœur répondit par l'affirmative, il persista à paraître amusé.



L'aviatrice félicitée par S.M. Mohammed V

Le micro nous ordonna d'embarquer. Ma sœur et moi étions assis côte à côte. Ce fut mon baptême de l'air. L'appareil a décollé. J'aperçus à travers le hublot la côte espagnole et le panorama de Malaga. Quelques minutes plus tard la cabine de pilotage s'ouvrit et le commandant apparut. Il se dirigea vers nos sièges et demanda à Touria de bien vouloir le suivre. Ma sœur s'exécuta immédiatement. Ma mère prit peur et réveilla mon père qui commençait une petite sieste. Il la rassura car il avait bien compris la raison de cette invitation. Cela paraissait aux yeux de ma mère comme un kidnappage. Elle resta nerveuse pendant la durée du vol, impatiente qu'on lui rende sa fille.

L'avion commençait son atterrissage à Tétouan après une traversée du détroit de Gibraltar qui est le point de rencontre de l'Atlantique et de la Méditerranée. Une fois l'appareil immobilisé, les passagers prirent leurs bagages à mains s'apprêtant à descendre. La cabine s'ouvrit et l'équipage sortit au complet accompagné de Touria. Tous les voyageurs se trouvaient sur le tarmac lorsque le commandant s'adressa à cette foule qui s'est retournée pour entendre son message. Il leur annonça que l'avion avait été piloté de Malaga à Tetouan par cette frêle jeune fille du nom de Touria.

Ce fut la stupeur générale mêlée à l'irréalité d'une telle annonce. Certains ont manifesté une peur rétrospective, malgré le fait qu'ils étaient arrivés à destination. Ma mère fut surtout soulagée de retrouver son enfant. A cette occasion le commandant a invité

tout le monde à un apéritif qui a eu lieu dans le hall de l'aéroport. Il était fortement ému et s'était excusé auprès de Touria pour le doute qu'il avait eu avant de la mettre à l'épreuve. Il a affirmé à l'assistance qu'il était resté assis à son fauteuil comme un simple passager, loin du tableau de bord laissé entre les mains expertes de la jeune aviatrice. L'événement fit la « Une » des journaux, même ceux d'outre-atlantique. Il a eu une conséquence positive en convaincant les plus sceptiques quant à la validité du diplôme de Touria.

Touria était officiellement une pilote confirmée.

La répercussion de cet événement était si forte que tous les grands leaders politiques de toutes les régions du Maroc invitaient Touria à une cérémonie officielle. Allal El Fassi, incontestablement le plus influent et respecté en tant que créateur du grand parti politique de L'Istiqlal, parti composé par l'élite intellectuelle marocaine, l'a également invitée chaleureusement à Tanger.

Touria commençait à ressentir quelques malaises. Quelques soucis de santé surgirent. Dans le milieu familial on pensait à un stress. En fait c'était bien plus sérieux car Touria avait des compressions au thorax suivies de montées de fièvre et une toux tenace. Il s'agissait d'un coup de froid contracté probablement en haute altitude et du à cette météo exécrable du jour de son examen. Le docteur Chenebault, éminent pneumologue de l'époque et médecin–chef à l'hôpital Colombani de Casablanca l'a examinée et découvert une pneumonie chronique. Cette maladie était très

grave et pouvait conduire au décès. Le docteur Chenebault a également reconnu que ces symptômes, quoique qu'un peu tardifs, pouvaient résulter d'un effet de froid à très haute altitude. Elle fut admise à l'hôpital Colombani, au service de pneumologie. C'était un peu le revers de la médaille. Elle avait brillamment réussi son brevet de pilotage, ce qui avait fait beaucoup de déçus, mais elle avait risqué sa vie. Ma sœur suivait un traitement extrêmement rigoureux pour être sauvée. Son séjour à l'hôpital devait se prolonger plusieurs mois. Les radios obtenues par le docteur Chenebault étaient pessimistes et la pneumonie se transformait en tuberculose. Son cas était jugé très grave. Le docteur Chenebault avait convoqué mon père pour lui annoncer que l'état de sa fille était d'une extrême gravité, son pronostic vital était engagé. Ses chances de survie ne dépasseraient pas une semaine. Sous l'effet d'un traitement sévère, le seul existant à l'époque pour combattre cette pathologie, le Rémiffon, nous espérions un miracle. Nous ne pensions qu'à cet ultimatum. Le spectre de sa mort rôdait. Je regardais tristement le lit vide de ma sœur. Mes parents tentaient de me cacher la vérité mais je devinais la gravité de la situation à leur mine défaite.

Une nuit, au cours de ces huit jours de sursis donnés par le docteur Chenebault, mon père se réveilla soudainement en pleurs. Il avait rêvé que Touria était décédée. Ma mère, qui s'était mise à le calmer, fit le même cauchemar à son tour.

Heureusement, le traitement du Docteur Chenenault s'avéra efficace.Touria avait vaincu la maladie. Le pneumologue, pour se rassurer, avait procédé à d'autres examens et radios. Il a appelé mon père pour lui annoncer que Touria était guérie. Son état demeurait cependant assez fragile. Le médecin prescrivit un séjour en montagne, en Haute Savoie à Sancellmoz, dans un établissement spécialisé afin d'éviter toute récidive. Il s'agissait d'un sanatorium très compétent dans le traitement de ce genre de pathologie situé sur les hauteurs enneigées des alpes Franco-Suisses. A cette occasion, le Sultan Mohammed Ben Youssef, qui avait demandé sans cesse des nouvelles de sa protégée, annonça prendre en charge les frais de soins et séjour de Touria. Mon père ne pouvait pas supporter de telles dépenses avec ses modestes moyens financiers de journaliste.

La nouvelle a enchanté toute la nation qui adorait son héroïne. Une fête a été organisée en son honneur dans les locaux de l'hôpital Colombani. Tous les malades étaient conviés ainsi que le corps médical avec à sa tête le Docteur Chenebault.

Le séjour de Touria à l'hôpital Colombani avait laissé une trace indélébile. Une malade qui partageait sa chambre pleurait à chaudes larmes car une incroyable amitié s'était nouée entre elles. Elle s'appelait Rosette, elle était de confession juive. Ma sœur lui avait juré qu'elles se retrouveraient débarrassées de ce mal qui les avait pourtant unies.

Le séjour de Touria en haute Savoie devait durer au moins six mois sous le contrôle du docteur Toby. Elle

avait une chambre qui s'ouvrait sur le sommet du mont Blanc. Elle nous adressait des photos du balcon de sa chambre nous donnant l'impression qu'elle avait la nostalgie des montagnes de l'Atlas. Ma sœur me manquait terriblement. Je lui parlais au téléphone de temps à autre. Elle pleurait au son de ma voix. Nous recevions des photos d'elle prises durant les moments de promenade. Elle était aussi jolie qu'une poupée avec sa salopette noire et sa chemise blanche. Elle avait pris du poids et paraissait épanouie.

Le séjour de Touria touchait à sa fin, les soins du professeur Toby avaient été efficaces. Mon père et ma mère décidèrent d'aller en Haute Savoie chercher leur enfant chérie. J'étais resté à la maison en compagnie de ma grand-mère maternelle chargée de veiller sur moi. Ma sœur m'avait couvert de cadeaux avant son retour. J'avais reçu un gros paquet rempli de jouets. Le plus important de ces jouets était un avion qu'on pourrait assimiler à un Boeing actuel. Il fonctionnait avec des piles. Ses lumières clignotaient, comme sur un aérodrome, c'était tout simplement fabuleux. Je le voyais évoluer dans l'espace restreint de notre maison et pensais au vol de Malaga à Tétouan avec ma sœur aux commandes dans la cabine de pilotage.

L'avion qui devait ramener mes parents et Touria avait d'abord atterri à Paris. Une réception avait été organisée en leur honneur dans les salons de l'hôtel Koutoubia. Ils ont été reçus par d'éminentes personnalités, françaises et marocaines. Des photos ont illustré ces moments où l'ensemble des convives entourait les membres de ma famille autour d'une

table bien garnie. On pouvait distinguer notamment des intellectuels marocains qui deviendront plus tard des ministres, le Prince héritier d'Arabie Saoudite de l'époque et un colonel français de l'armée de l'air.

Le retour de Touria fut également fêté au Maroc. Notre maison ne désemplissait pas. Ma soeur avait une mine radieuse, le mal qui avait failli l'emporter n'était plus qu'un mauvais souvenir. Le Palais Royal avait adressé des messages de félicitations pour son rétablissement. Le Sultan avait appelé personnellement mon père, le félicitant, conscient du soulagement qu'il éprouvait. La fête du Trône n'était pas loin, les préparatifs allaient bon train. Les villes impériales revêtaient leurs parures. Les avenues s'illuminaient pour cette unique occasion. Chaque rue avait ses organisateurs qui s'efforçaient de donner la meilleure preuve d'attachement au souverain. Rien n'était trop beau pour exprimer une telle symbiose. Il y avait dans certains quartiers de Casablanca des scènes de théâtre improvisées, des chansons et des discours à la gloire du Sultan Ben Youssef. Les textes avaient été écrits pour être chantés ou lus par les jeunes du quartier les plus méritants, les meilleurs élèves des lycées et collèges. Les pièces de théâtre vantant la gloire de la dynastie alaouite se jouaient sur des scènes de fortune montées sur des planches de bois résonnant sous les pieds des acteurs. Ces scènes étaient couvertes de bâches afin d'isoler, dans la mesure du possible, l'éclat des voix. Des branches de palmiers décoraient les angles. On applaudissait à chaque lever de rideau qui découvrait, en toile de fond, un majestueux portrait du Sultan. A la fin du

spectacle on assistait à la même liesse. Tout enfant j'arpentais les rues pour découvrir le plus beau spectacle.

Ma sœur était déjà montée sur la scène érigée dans notre quartier en tant que très bonne élève. Désormais, en tant que célébrité, elle devait improviser un discours à la demande des spectateurs. Non seulement elle était célèbre mais encore on connaissait la relation qu'elle entretenait avec la famille royale.

Le palais royal fêtait l'évènement avec plus d'éclat. Une réception était prévue pour les officiels à laquelle assistaient les notables et les riches commerçants de la ville. Une autre réception était organisée pour les femmes. Le Sultan se mêlait à ses invités avec beaucoup de modestie et d'humilité. Touria et notre mère Zina étaient parmi les invitées de prestige se rendant à cette réception vêtues comme des princesses. Arrivées sur les lieux elles découvrirent un buffet long de plusieurs mètres garni de pâtisseries succulentes, derrière lequel se tenaient des serveurs en djellaba blanche. Ma mère s'empressa de questionner sa fille à propos de la présence du roi, voulant connaître l'émotion inqualifiable de se trouver en face de lui. Elle avait comme chaque citoyen une vénération et une admiration pour le personnage charismatique et beau. Il avait à ses yeux une autre particularité, très louable, c'était le sentiment paternel qu'il vouait à sa fille. Elle ne pouvait pas oublier qu'il avait pris en charge les soins médicaux onéreux à Sancellmoz et avait ainsi contribué à la guérison de sa

fille. Afin de satisfaire la précieuse demande de sa mère, Touria s'empressa d'aller vers lui pour la lui présenter. Zina osa à peine balbutier quelques mots, paralysée par l'intensité du moment. Le roi, d'une simplicité rare, était mêlé aux serveurs, leur prodiguant ses conseils afin de satisfaire le moindre désir des invitées. Zina était stupéfaite par son attitude, surtout quand le sultan appela paternellement Touria pour qu'elle se serve au buffet.

Notre mère gardera cette réception en mémoire toute sa vie. Toutes les composantes de la société marocaine étaient représentées malgré la sélection des invitations. Des consignes étaient données pour qu'aucune fausse note ne vienne perturber l'ambiance. Le sultan était exigeant sur ce point.

Chaque fête du Trône avait un éclat particulier. Les organisateurs rivalisaient d'idées créatives pour honorer le souverain. Nous fréquentions une famille casablancaise qui avait une généreuse progéniture d'une éducation exemplaire. Le père de famille était polygame, ce qui était autorisé à l'époque. Ses deux femmes, loin d'être des rivales, entretenaient une relation absolument fraternelle et affectueuse. Il s'agissait de la famille Sassi. Dans cette famille on célébrait la fête du Trône avec un faste inouï. Le portrait de Ben Youssef était exposé à l'entrée de la ruelle du quartier de Derb Chorfa, dans la médina casablancaise. Touria était la célébrité qu'on désirait inviter lors de ces réceptions. Sa présence était comme une représentation du palais. Les meilleurs orateurs faisaient des discours fleuves, avec leurs voix

rappelant celle d'un éminent professeur dans un amphithéâtre d'université. Les poètes s'en donnaient à cœur-joie, évoquant des images prestigieuses sorties toutes fraîches de leur imagination.

Chaque créateur désirait ardemment la consécration de son talent, toujours dédié au souverain. Mon père, homme de théâtre, mettait en scène ses plus belles pièces.

On le surnommait « Le pionnier du théâtre marocain ». Il était un véritable homme-orchestre, auteur, jeune premier, metteur en scène, décorateur. Il dirigeait sa troupe avec une passion hors du commun.

Admiratif devant un artiste de cette envergure et curieux de découvrir ce que cachent les coulisses de ce monde particulier, je suivais mon père dans les loges où les acteurs se préparaient avant d'affronter un public impatient.

Je me souviens qu'un jour, alors que j'étais dans ma sixième année, lors d'une représentation au théâtre royal de Casablanca d'une pièce dont mon père était l'auteur, je m'étais introduit par inadvertance dans une loge de comédiens. Je découvris tout un arsenal de maquillage dans une ambiance de salon de coiffure dont les parfums m'enivraient.

J'avais échappé à la vigilance de ceux qui étaient en charge de la sécurité dans les coulisses. Je ne pouvais pas savoir que c'était le dernier acte qui se jouait et, innocemment, je me suis précipité vers mon père discutant et consommant des boissons avec des

amis. Sans le soupçonner je me trouvais sur la scène avec les acteurs. Le fait d'apercevoir mon père, je ne pus m'empêcher de lui manifester, comme tout enfant, mon affection et l'envie de me blottir dans ses bras. Surpris par cette intrusion, il sauva la situation en m'intégrant dans le scénario. Il m'avait pris dans ses bras, m'avait embrassé et tendu un gâteau faisant de moi, l'espace d'un instant, un acteur en herbe.

A la tombée de rideau sous les applaudissements les acteurs s'étaient tous levés, moi avec eux pour saluer le public. Le rideau avait été relevé une seconde fois. Les acteurs s'inclinaient, ce que je faisais aussi, ne comprenant pas pourquoi. Cet instant euphorique n'a duré que très peu de temps car une bonne correction me fut administrée par mon père. Les gens chargés de la sécurité eurent droit à une sanction sévère. Mon père ne badinait pas avec la discipline.

CHAPITRE III

LA RESISTANCE MAROCAINE

TOURIA LA MILITANTE

Les relations entre la France et le Maroc commençaient à se détériorer. Des manifestations avaient lieu dans toutes les grandes villes du Maroc. L'indépendance était officiellement revendiquée sous une oppression féroce de la part de l'occupant. La présence française avait à sa tête des résidents généraux qui se succédaient. On choisissait les hommes à poigne afin de mater les insurgés. Chacune des grandes villes impériales a connu sa période noire. Fes, Casablanca et aussi Oued Zem connurent des épisodes sanglants.

La France avait jugé qu'il fallait porter un coup très sévère à cette population révoltée. Le gouvernement français avait décidé de mettre le Sultan devant un ultimatum : accepter d'abdiquer et annoncer à ses sujets que toute idée d'indépendance était désormais impossible, faisant du Maroc un vassal éternel de la colonisation. Le Sultan Ben Youssef avait rétorqué qu'il était avant tout un citoyen marocain tout en restant le chef spirituel de la nation. Il se ralliait tout naturellement aux revendications légitimes de ses sujets.

Le gouvernement français a donc décidé l'exil du Sultan et de sa famille, d'abord en Corse, pour ensuite

les diriger sur l'île de Madagascar. La déportation du Sultan et de sa famille eut lieu le 20 aout 1953. Ce fut une journée inoubliable, un deuil national. Cette décision créera une crise au sein du gouvernement français. Le ministre de l'intérieur, François Mitterand, démissionnera. Notre famille restait cloîtrée. L'ambiance était dramatique. Touria, assise dans un coin de notre salon, les yeux rougis de larmes, ne pouvait se départir de son mouchoir. Mon père, songeur, était à l'écoute des événements devant son poste de T.S.F.

Nous venions juste d'aménager une nouvelle maison située rue de Tours face à l'école primaire « Augustin Sourzac » où j'étais inscrit grâce à la ténacité et la pugnacité de mon père.

Notre maison de la rue de Tours se situait au-dessus d'une ancienne chocolaterie. Le local était à l'abandon depuis longtemps. Son propriétaire, un ami de mon père, avait bien voulu nous le louer. Les odeurs de chocolat moisi qui émanaient des vieilles installations envahissaient mes narines. Le chocolat n'avait plus d'attrait pour l'enfant que j'étais. Les machines délaissées étaient le refuge de chatons affamés dont les géniteurs ne se préoccupaient plus. Il y avait des roux, des blancs, des gris. Ils s'effarouchaient à notre vue, sortant les griffes. Tout cet environnement : les pleurs de Touria, ces chats sauvages agressifs, cette odeur de chocolat moisi, contribuait à rendre l'atmosphère encore plus triste, plus pénible. Notre table, qui avait connu l'opulence, n'était garnie que par le minimum vital. L'appétit

n'était plus au rendez-vous. Cependant on pensait à moi, innocent, face à cette situation angoissante.

Les autorités françaises patrouillaient dans toute la ville, prêtes à écraser tout soulèvement. Le milieu scolaire était un microcosme du colonialisme adulte, les insultes dont j'étais l'objet de la part des gamins français n'étaient que la répétition de ce que leurs parents leur apprenaient. Un enfant reste foncièrement innocent, capable d'aimer. Si mon père avait tenu à ce que je sois inscrit dans une école française, c'était pour avoir un enseignement de qualité et une bonne pédagogie.

L'étau se resserrait de plus en plus sur la population marocaine. La résistance marocaine commençait à s'organiser. Ce qui allait frapper les esprits c'était le fait, qu'après avoir exilé la famille royale à Madagascar, la France décidait d'introniser un cousin du roi, Ben Arafa, comme nouveau Sultan du Maroc.

Un résistant, Allal Ben Abdellah, fut le pionnier du mouvement nationaliste. Il a tenté d'assassiner à l'arme blanche le nouveau souverain. Il fut exécuté sur le champ par les soldats de la sécurité. Mon père, journaliste, commença à se lancer dans l'écriture d'articles hostiles aux autorités. Les agents du colonialisme identifiaient les intellectuels susceptibles d'être, à leurs yeux, de dangereux meneurs. Boniface était le plus implacable des agents, il n'hésitait pas à faire fusiller en plein jour, dans la rue, tout individu soupçonné de terrorisme. C'était plutôt des résistants car ils défendaient une cause légitime. Boniface avait

mon père dans le collimateur. Un soir, on frappa violemment à notre porte de la rue de Tours. Des légionnaires encerclèrent notre maison, armés jusqu'aux dents, avec à leur tête Boniface qui hurlait le nom de mon père, lui intimant l'ordre de sortir. Par miracle, pensant que personne n'était là, ils rebroussèrent chemin. La menace était bien confirmée.

Les attentats se succédaient, les représailles des soldats français ne se faisaient pas attendre. Des familles innocentes se trouvaient dévastées par l'assassinat souvent injustifié de leur père ou frère.

Je n'oublierai jamais le jour où des résistants marocains ont déposé une bombe au marché central de Casablanca. Ce fut un carnage.

Un immeuble à proximité de notre maison de la rue de Tours avait habillé son entrée d'une étoffe noire en signe de deuil car certains de ses occupants faisaient partie des victimes. Quelle fut notre souffrance d'apprendre la mort de voisins dont les enfants étaient mes compagnons de jeu. Le plus dramatique de cette situation était le dommage collatéral engendrant la mort d'innocents, de part et d'autre. Les français qui avaient fait leur vie au Maroc n'étaient pas tous hostiles à la revendication de l'indépendance. Ils vivaient en harmonie avec les marocains. Des liens s'étaient tissés, de grandes amitiés s'étaient nouées, de belles histoires d'amour existaient entre adolescents français et marocains.

La présence française avait décidé de faire une perquisition à notre domicile. Sans être prévenus, un matin, alors que je m'apprêtais à aller en classe, des agents ont pénétré dans notre maison. On nous ordonna de nous asseoir tous dans la même pièce. Notre maison fut fouillée de fond en comble. L'un des inspecteurs, remarquant le portrait du Sultan Ben Youssef fixé sur un mur, s'est adressé à mon père, lui précisant qu'il enfreignait la loi, le portrait du Sultan devant être banni de toute exposition. Mon père, avec sa courtoisie habituelle, a rétorqué qu'il se trouvait accroché dans un lieu privé, que ce ne pouvait pas être assimilé à un délit. L'agent a fini par admettre cette logique, un peu à contre cœur, et l'ordre fut donné de cesser la perquisition.

Dans la crainte que Boniface ne trouve un prétexte pour faire exécuter mon père, ce dernier décida de quitter cette maison.

Il avait conservé son activité théâtrale. Les représentations étaient surveillées. Les interdictions de manifestations culturelles étaient courantes. Nous avions quitté le domicile de la rue de Tours pour nous installer dans la villa avec jardin située sur le Boulevard Bonaparte, « La Frigoulette ». Elle était constituée d'un rez-de-chaussée et d'un étage. J'occupais avec ma sœur une chambre au rez-de-chaussée. La pièce à vivre et la chambre de nos parents se trouvaient à l'étage. Ce qui m'a frappé dès notre arrivée, outre la gentillesse des propriétaires français qui nous l'avaient louée, ce fut une odeur de roses très parfumées. J'en ai gardé le souvenir et la

nostalgie. L'ambiance agréable de cette jolie habitation pleine de charme contrastait avec l'atmosphère générale, lourde de menaces, telle une poudrière. Les radios diffusaient le déroulement des événements, des émeutes dans d'autres régions du Maroc. Un jour nous avions tous pleuré devant notre poste de radio en entendant la voix lointaine du Sultan à qui on avait autorisé de faire une allocution sur les ondes.

A une centaine de mètres de notre maison, se trouvait « l' Hôtel Bonaparte » dont le propriétaire s'appelait Mr Girardin. Ce monsieur d'une grande culture et d'une amabilité rare était devenu un ami de la famille. Il appréciait la compagnie de mon père et avait une affection particulière pour Touria et moi-même. Il était ravi d'avoir la première aviatrice du monde arabe comme voisine. Nous accompagnions souvent notre père dans les salons de cet établissement. Il prenait l'apéritif avec Mr Girardin sous un immense portrait de Napoléon Bonaparte, personnage mythique auquel il vouait une admiration sans bornes. Il m'a appris à l'admirer. Je le voyais partout, même sur les bouteilles de liqueur Courvoisier qui portaient son effigie. Mr Girardin me subjuguait par sa connaissance de l'histoire. Notre amitié était si forte qu'il était considéré comme l'un des nôtres. Il faisait partie de ces français qui portaient en eux les grandes valeurs humanistes. Il était un fervent défenseur de la cause marocaine. Il était conscient de l'animosité que lui portaient certains de ses compatriotes face à son esprit libéral. Courageux, il n'éprouvait aucune crainte à exprimer

ouvertement ses opinions politiques. J'adorais son établissement avec ses odeurs de bonne cuisine, le confort du mobilier sans prétention. L'odeur des roses de la « Frigoulette », la proximité de l'hôtel Bonaparte nous donnaient une certaine joie de vivre dans un environnement semblable à un champ de mines. Je surprenais parfois mon père en larmes qu'il essuyait aussitôt à ma vue. Je comprenais qu'il venait de perdre un ami. Les exécutions sommaires étaient fréquentes. Ma mère, en bonne maîtresse de maison, faisait en sorte que nous ne manquions de rien. Elle préparait des gâteaux au miel la veille du ramadan. Ils étaient rangés dans un buffet de notre salle à manger qui dégageait une odeur de bois vernis. A mon retour de l'école j'avais droit à un goûter accompagné de ces succulentes pâtisseries. Mon année scolaire se passait plutôt convenablement. Je retrouvais, en rentrant de l'école, ma petite chienne Louisa, offerte par un garagiste voisin. Nous apprécions son caractère coquin et joueur.

J'avais un instituteur corse, très bienveillant, Mr Guillini.

J'ai retrouvé plus tard sur internet ma photo de classe du cours élémentaire deuxième année. J'ai reconnu mes camarades dont le souvenir est resté gravé dans ma mémoire : la jolie Pilar dont nous étions tous amoureux, Antoine Ramirez, Victorine, espiègles et Coello le plus fort, dont nous nous méfions, car il avait toujours envie d'utiliser ses biceps. Mr Guillini avait une fille qu'il chérissait plus que tout. Je n'oubliais jamais son anniversaire. Mon

père, pour me faire plaisir, m'avait acheté une trousse scolaire pour la lui offrir à cette occasion. Ma sœur m'emmenait la plupart du temps dans sa voiture à l'école. Parfois, constatant que j'étais en retard, je tentais de me faire pardonner par l'instituteur en lui offrant un bouquet de roses que je cueillais rapidement au jardin avant de monter en voiture.

Touria avait une vénération toute particulière pour les martyrs tombés sous les balles du colonialisme. Omar Slaoui, un avocat engagé, fut assassiné au volant de sa voiture au coin d'une rue qui portera désormais son nom. Ses obsèques marquèrent les esprits grâce à la foule innombrable qui l'a accompagné à sa dernière demeure. Touria a lu un discours, une oraison funèbre faisant l'éloge de ses qualités de militant et d'homme. A la fin de la cérémonie elle fit part à mon père de son désir d'avoir le même honneur si elle venait à mourir pour la cause nationale : L'indépendance du Maroc. Elle savait combien le rôle de la femme était prépondérant dans notre société. Son combat était contre l'illettrisme, fléau du monde rural. Elle était de toutes les luttes pour l'évolution de la jeune fille marocaine. Elle était le meilleur symbole, grâce à sa conquête du ciel, dans une société où la femme était considérée comme un objet. Dans les cercles qu'elle fréquentait, elle était adulée, telle une icône, ou une pionnière de la cause féminine. Elle essayait de sensibiliser les décideurs politiques de l'Istiqlal à reconnaitre à la femme le rôle qui lui revenait. Elle avait des amies dans le cercle des femmes de culture, rares à l'époque, qui écrivaient,

inspirées par de grandes dames célèbres de l'histoire arabe.

Son principal souci était la libération de la femme pour prendre son destin en mains. Des associations féminines virent le jour sous la pulsion de dames influentes faisant partie de la Jet-set marocaine. La renommée de Touria était pour elles un atout majeur. Elles l'invitaient à participer à leur comité, ce qui pouvait garantir leurs objectifs. Ces associations avaient deux noms : « L'avenir de la jeune fille marocaine » et le « Le berceau du pauvre ». Leurs fondatrices étaient deux amies évoluant dans le milieu mondain, Mme Amina Amor et Mme Fattouma Haddaoui. Leur rôle était basé sur l'apport de fonds octroyés par de riches bienfaiteurs, ceci afin de secourir les femmes du monde rural les plus démunies. Elles étaient exploitées comme domestiques dès leur plus jeune âge ou répudiées sans motif avec une progéniture à leur charge alors qu'elles n'exerçaient aucun métier leur permettant de subvenir à leurs besoins

Touria, qui avait les meilleures et prestigieuses relations en tant que symbole national, était donc invitée à rejoindre la direction de ces organismes. Honorée par une telle tâche, elle se donnait corps et âme à cette cause exaltante avec une intégrité et une passion absolues. Sa principale action fut de sensibiliser toutes les grandes fortunes, souvent insouciantes du malheur des humbles. Il fallait des fonds pour organiser des formations telles que la broderie, la couture, et pour celles qui avaient un

minimum de scolarité, des études de dactylographie, de secrétariat. Les riches donateurs virent dans ce projet un mouvement patriotique légitime. Beaucoup d'entre eux ne manquèrent pas de générosité. Ce fut le cas d'un grand industriel sucrier d'origine israélite, Mr Senouf. Des grands noms de l'industrie textile, source traditionnelle des grandes fortunes marocaines suivirent l'exemple. Les portraits de Touria en tenue d'aviatrice se trouvaient dans plusieurs foyers. Elle était un gage d'intégrité pour ces associations. Elle entreprit d'organiser personnellement toute action de recrutement. Ce travail était pour elle aussi passionnant que l'obtention de son brevet de pilotage. Elle y voyait une double consécration, la conquête du ciel suivie de celle de la libération de la jeune fille asservie, lui octroyant les droits complets d'une citoyenne à part entière. C'était un même combat pour la liberté.

Ma sœur travaillait au sein du comité des deux associations, confiante, persuadée de l'honnêteté sans faille des deux fondatrices qui avaient cependant le contrôle des dépenses.

Elle allait vivre l'effet d'un séisme quand, voulant s'assurer de la destination des énormes sommes engagées, elle découvrit avec stupeur des malversations. Elle en perdit le sommeil, consciente de l'engagement de son nom. Elle garda son sang froid et travailla discrètement à rassembler toutes preuves et justificatifs des manigances et acrobaties financières qui permettaient d'enrichir illicitement les comptes personnels des deux fondatrices. Elle

envisageait de les confondre publiquement le jour de l'assemblée générale. Cette convocation eut lieu dans une grande salle consacrée à de grands événements, et ce, en présence de centaines d'adhérents et organes de presse.

Touria était munie d'un dossier plus que compromettant en tant que membre du comité qui devait rendre publiques les actions des deux associations. Les deux complices des détournements ne s'imaginaient pas un instant qu'elles allaient vivre le plus grand scandale de leur vie, une vraie bombe à retardement. La déflagration ne se fit pas attendre lorsque Touria prit la parole, excitée, déterminée à faire éclater la vérité. La stupeur enveloppa l'assistance quand Touria, calmement commença à égrener tous les détails irréfutables du détournement. Durant son long réquisitoire, une de ses proches lui tendit un verre d'eau car sa voix s'écorchait sous l'accent de sa franchise et spontanéité naturelles. Elle finit par affirmer que ces malversations allaient être soumises au tribunal auquel elle réservait l'intégralité du dossier. La presse fut saisie de l'affaire qui fit grand bruit. Touria annonça publiquement sa démission.

L'honnêteté et l'intégrité de Touria lui valurent l'estime et le respect de tous mais les jalousies d'une telle notoriété ne manquèrent pas de se manifester. Les dames racketteuses avaient leur clan. Touria était dans le collimateur de la vengeance. Outre les agents de la présence française, elle était également exposée aux représailles du milieu qu'elle venait de défier. La

femme marocaine, pauvre, soumise à l'exploitation et à l'indifférence avait besoin d'être défendue. Touria s'était faite sa porte-parole. Pour elle, l'indépendance du Maroc était la première condition pour toute dignité. Plusieurs mères baptisèrent leur fille du nom de Touria. Cette situation qui éveilla les consciences fut combattue par l'occupant, trouvant en cette militante, une agitatrice. Des plans pour l'éliminer commencèrent à voir le jour.

Depuis notre départ de la rue de Tours où nous avions fait l'objet d'une perquisition, nous avions considéré notre nouveau gîte plus rassurant. Il n'en était rien car un matin, très tôt, nous fûmes avertis par notre épicier. Celui-ci, courageusement, apprit à mon père que notre villa était surveillée. Des patrouilles de gardes mobiles dans leur Jeep s'informaient sur notre emploi du temps. Devant ce danger il ne pouvait pas rester silencieux et nous conseillait d'éviter de passer la nuit à la « Frigoulette ». Notre père s'empressa de contacter un de ses amis négociant en thé à Derb Omar. Le quartier commerçant de Casablanca mit à notre disposition un magasin où déposer nos effets. Tout déménagement était quasi impossible dans ce laps de temps trop court pour la recherche d'un logement. Etant donné ma jeunesse je fus le dernier à être informé d'une telle situation. J'arrivais de l'école, cartable sur le dos et remarquais un grand camion qui chargeait nos meubles. Devant ma surprise on me fit savoir que nous quittions définitivement notre villa. Il fallait garder le strict minimum dans les quelques valises qui devaient nous accompagner. Mr Girardin, ami de tous les jours, mis au courant, s'est approché

de moi, devinant mon égarement face à une telle situation, m'enlaça et me rassura affectueusement. Il me dit que nous aurions, pour cette nuit, ma sœur et moi, une chambre confortable dans son hôtel. D'habitude je ne prenais que les livres scolaires de la journée mais pour la circonstance je me suis retrouvé avec un cartable très lourd, contenant toute l'année scolaire. Je tenais à conserver mon emprise sur Louisa qui, pour me consoler, me léchait les mains. Je me suis senti soudain comme un sans abri, triste de ne plus pouvoir cueillir les roses si parfumées de la « Frigoulette », de ne plus retrouver notre chambre commune où ma sœur venait me chuchoter à l'oreille quelques plaisanteries complices. Mr Girardin avait fait dresser une table familiale pour le dîner, en hôte prévenant, conscient de notre angoisse. Mon père gardait le sourire et sa dignité. Il m'assura que, bientôt, je me retrouverai assis derrière mon pupitre à faire mes devoirs. Pendant le dîner mon esprit s'évadait comme celui d'un marin sans boussole. Je regardais le portrait de Napoléon, la main enfouie sous son gilet. Je me remémorais son histoire que Mr Girardin m'avait souvent contée. Il y avait eu Austerlitz puis Waterloo. J'ai pris conscience que la vie présentait les mêmes contrastes entre bonheur et malheur, succès et échecs.

Nous n'arrivions pas à trouver le sommeil. Je sentais, près de mes pieds, le corps chaud de Louisa. Avant l'aube elle s'est mise à aboyer comme à l'approche d'un étranger. Elle était nerveuse quand, soudain, une énorme déflagration a fait vaciller le bâtiment de l'hôtel. Ma sœur, dans un geste protecteur

s'est jetée sur moi. Ma mère se précipita dans notre chambre, criant nos noms, accompagnée de mon père, le visage hagard. Une odeur de poudre et une épaisse fumée passaient par les fenêtres dont les vitres avaient volé en éclats. J'entendis soudain la voix de Mr Girardin, solennelle, prononcer cette phrase destinée à mon père : « Chaoui, c'est votre villa qui vient de sauter… » Dés la levée du jour une foule d'habitants du quartier entourait les décombres de la « Frigoulette ». Nous nous sommes approchés de ce tas de gravas. Aucun mur n'avait résisté à une telle explosion. Aucune personne n'aurait survécu à l'effet de cette bombe. Un énorme trou béant au milieu des arbres déracinés dégageait encore une épaisse fumée. C'était l'épicentre de l'explosion. Les roses, dont le parfum pénétrait jadis nos persiennes lors d'agréables soirées d'été, jonchaient le gazon noirci. J'avais l'impression de vivre une scène de guerre.

Les journaux relatèrent l'attentat, précisant que la villa des « Chaoui » était inhabitée au moment du drame causant une déception certaine aux instigateurs. Ma mère sanglotait en silence, son souci majeur fut toujours la sécurité des siens. Tous nos proches nous manifestaient leur compassion. Des membres de la famille voulaient nous héberger, le temps de trouver un refuge sûr. Notre hôte nous offrit de rester à son hôtel. Il craignait, en ami sincère, pour notre avenir.

Nous nous rendîmes tous les quatre dans ce local mis gracieusement à notre disposition par Mr Haj Abed Soussi. C'était sa contribution dans ce combat commun. Le désordre était total car le déménageur

avait déposé presque clandestinement et hâtivement nos affaires. Chacun de nous recherchait ce qui lui était cher. Hormis les livres et cahiers qui alourdissaient quotidiennement mon cartable, je retrouvais mes vêtements abîmés par l'humidité. Ma sœur cherchait dans ce bric-à-brac ses robes et pantalons, ses uniformes d'aviatrice portant l'insigne de l'armée de l'air. Elle avait les larmes aux yeux en les découvrant froissés comme des chiffons de cuisine. Des documents précieux relatifs à sa formation de pilote étaient classés dans une petite valise bleue. Les albums de photos qui témoignaient des moments glorieux de l'aviatrice reçue par le Souverain et les princesses, étaient conservés dans une poche intérieure de cette valise protégée par une fermeture éclair. Dans une pochette en cuir se trouvait son brevet de pilote. Ce document, toujours en ma possession depuis soixante ans, est ce que j'ai de plus précieux, en souvenir de ma regrettée sœur. Ma mère retrouvait sa garde robe, des tailleurs que son mari choisissait amoureusement pour elle. Elle recherchait, en femme d'intérieur, ses objets les plus anodins, mais combien chers à ses yeux. Mon père avait ses écrits de journaliste, des quotidiens aux articles percutants en cette période de résistance, des textes de pièces de théâtre dont il était l'auteur et qui n'eurent pas le temps de connaître la gloire.

Trouver un logement convenable dans une rue discrète fut l'objet d'une recherche inlassable de la part de mon père. Les propriétaires ayant appris ce qui nous était arrivé par la presse ou tout autre source d'information, n'étaient pas disposés à nous accorder

leur confiance. Ils craignaient autant pour leur bien que pour le paiement du loyer qui pouvait s'interrompre, du jour au lendemain, selon notre malchance. Des commerçants de Derb Omar impliqués dans le mouvement de résistance se mirent à la recherche de notre futur toit. Un transporteur du nom de Ait Mzal possédait un immeuble dans la rue de Bergerac, dans le quartier plus connu par le principal commerce du coin, celui des œufs. Une ruelle parallèle à la rue de Bergerac alignait des boutiques dans une odeur de paille séchée où s'entassaient des caissons en bois remplis de cette précieuse denrée. Le soir venu, la rue ressemblait à une patinoire compte tenu du nombre considérable d'œufs cassés lors des manutentions. J'entendis un jour une femme se lamenter de tant de gaspillage alors que beaucoup ne mangeaient pas à leur faim. Le bâtiment qui devait nous abriter était constitué de trois étages au-dessus d'un grand garage, avec trois appartements par palier. L'immeuble était déjà en grande partie habité. Notre appartement se trouvait au troisième étage. Il disposait d'un espace suffisant, le living room, la chambre parentale et celle que je devais occuper avec Touria. Un grand balcon donnait sur la rue avec une vue dégagée sur une place, en grande partie occupée par une station-service. C'était la place des Quinconces. Les voisins, heureux d'avoir la famille de Touria Chaoui parmi eux, ne manquaient pas de nous manifester leur sollicitude et soutien. Je me souviens encore de l'amitié sincère, fidèle, qui liera à tout jamais ma sœur à Ouadiaa Bouzoubaa, une jeune femme dont la beauté me fera penser plus tard à Pénélope Cruz, la célèbre actrice espagnole.

Fraîchement mariée, elle occupait l'appartement du dessous, identique au nôtre. La famille Benabdallah, grande fratrie, donnait une ambiance particulière à l'immeuble. Sur notre palier habitait avec sa mère et sa sœur un jeune garçon de mon age, Jacques Léger, dit Jacky. Notre proximité créera entre nous une grande complicité, lors de nos jeux quotidiens. Il retrouvera mes coordonnées soixante ans plus tard et me téléphonera de Las Vegas. Nous avons évoqué longuement notre enfance et les événements, heureux et tragiques que nous avions partagés. Sa mère était d'une délicatesse exceptionnelle, intellectuelle appréciée de nous tous. Elle était pour moi une seconde maman. Elle réussissait particulièrement les crèmes au caramel qu'elle m'invitait à partager avec ses enfants.

Le bon élève que j'étais a laissé la place à un enfant angoissé. Mr Guillini qui me regardait avec beaucoup de compassion, du fait des péripéties que j'avais endurées, restait indulgent à mon égard. Ma sœur venait me chercher à la porte de l'école Sourzac. Noël approchant, à la fin de la journée, nous chantions, avant la sonnerie de la cloche : « Douce nuit »… « Sainte nuit, tout s'endort, plus de bruit… » sous le regard solennel de notre instituteur qui n'admettait pas la moindre fausse note. Parfois je revenais seul de l'école. Sur le chemin du retour je m'attardais devant les vitrines de Noël. J'observais à travers leurs lumières la joie de ces enfants choisissant les jouets qui allaient se retrouver enveloppés dans un beau papier cadeau devant leurs chaussures. Je n'oublierai jamais le geste de Michèle,

amie de Touria. Elle était venue me chercher à l'école, sans me prévenir, voulant me faire partager la joie des enfants de mon âge. Elle gara sa voiture devant les Magasins Réunis. Elle me prit par la main et m'accompagna au rayon des jouets. Elle me demanda de choisir le jouet de mes rêves. Ce fut un train électrique que je ramenais emballé à la maison. Après les insomnies dues aux angoisses que nous vivions depuis le bombardement de notre chaleureuse « Frigoulette » et notre errance, je ne pouvais plus imaginer un tel bonheur. Le train avait pris place dans notre chambre pour rouler inlassablement, énervant mon entourage, agacé par son bruit incessant.

Sur la place des Quinconces, des dizaines de véhicules militaires, remplis de légionnaires français et de goumiers, stationnaient sous le regard ahuri des passants. Ce spectacle allait faire partie de notre quotidien. Notre balcon offrait une vue quasi-panoramique sur cette place, passage obligé avant d'aborder la rue de Bergerac. La traversée de cette place fut désormais pour moi un rituel journalier. Après ce déménagement je ne pouvais pas continuer à fréquenter l'école Augustin Sourzac trop éloignée de notre domicile. Je fus transféré, dès la nouvelle rentrée, à l'école Jules Ferry que je regagnais désormais à pied. Ce fut ma nouvelle classe du cours moyen première année que j' entamais dans une ambiance de désordre loin de la sérénité que j'avais connue auprès de Mr Guillini. La douce architecture et les jolies pelouses de l'école Sourzac faisaient place à un environnement de caserne aux préaux uniformes, vulgairement goudronnés. Dès le premier

appel, l'institutrice au regard sévère déforma mon nom, pourtant si simple à prononcer. La situation s'envenimait, les attentats se succédaient. A l'annonce de la mort d'un élément influent de la présence française, la riposte sanglante et disproportionnée ne tardait pas. Il m'arrivait, de retour de l'école en abordant le boulevard menant à la place principale, de me trouver devant une foule entourant un corps criblé de balles. Ma curiosité d'enfant me poussait à voir le mort de plus près, écoutant les propos au sujet de l'identité du cadavre.

Dans ce climat délétère la vie continuait son cours avec ses rires et ses pleurs. A la maison, des réunions conviviales se tenaient autour de quelques verres de thé avec des intimes ou des voisins. Quelques anecdotes étaient racontées pour donner un semblant de joie à une société qui n'en avait plus. Nous avions quelques moments d'évasion grâce au cinéma Atlas non loin de la place des quinconces. Des films égyptiens étaient à l'affiche avec les acteurs célèbres de l'époque. Les histoires projetées étaient inspirées de romans d'amour dont les interprètes étaient des icônes du septième art arabe. Fatine Hamama, la première femme de Omar Sharif, était la plus adulée. Ma sœur et ma mère sortaient avec les yeux rougis de larmes à la fin de la séance. Elles se sentaient au cœur de l'histoire l'espace d'un instant. Ma mère savourait ces quelques moments d'oubli. La mère et la fille étaient si fusionnelles que l'entourage les prenait pour des sœurs. Elles n'avaient pas plus de seize ans de différence. Touria était fière de la beauté de sa mère, lui rappelant souvent son nez parfait, rehaussé d'un

joli grain de beauté. Elle regrettait de n'en avoir pas hérité. Elles se taquinaient affectueusement et s'adoraient.

La vie associative occupait Touria qui ne ménageait aucun effort pour la cause marocaine. Les meetings s'enchainaient, en parallèle avec les mouvements de la résistance. Touria, ainsi que mon père, figuraient sur la liste noire des personnes à exécuter. L'organe de presse de la présence française le stipulait ouvertement. La preuve ne tarda pas à venir. Un après –midi, sur le boulevard de Suez, dans le quartier névralgique de Derb Sultan, Touria, au volant de sa Morris, s'est aperçue qu'elle était suivie par une voiture, une Citroën noire, occupée par deux personnes. Au détour d'une rue où elle pensait les semer, la Citroën, à vive allure, lui fit une queue de poisson l'obligeant à s'arrêter. Les deux individus, agents de la présence française, sortirent une carte de police et lui intimèrent l'ordre de les prendre à son bord, sous prétexte que leur véhicule était trop visible pour la mission qu'ils projetaient d'accomplir. Touria pressentit immédiatement un guet-apens. Une fois installés auprès d'elle ces agents pouvaient l'exécuter, puis l'abandonner ensuite dans sa voiture. Elle leur répondit : « Je suis une femme…Si vous avez besoin de mon véhicule je vous remets les clés, vous pouvez accomplir votre mission sans moi »

Les passants commencèrent à affluer. Les deux agents se trouvant au milieu d'une foule de curieux abandonnèrent leur plan et rebroussèrent chemin vers leur Citroën. Ce jour là nous avons compris que la vie

de Touria ne tenait qu'à un fil. Les instigateurs de la bombe de la « Frigoulette » revenaient à la charge pour tenter de l'éliminer une deuxième fois. Depuis ce jour, la peur et l'angoisse ont pris place dans notre foyer avec une intensité supérieure. Touria se déplaçait le moins possible au volant de sa voiture. L'insécurité était telle que nous craignions qu'une balle l'atteigne, émanant d'un tireur embusqué. Des membres de notre entourage la prenaient dans leur véhicule. Durant cette même période fut crée L'Aéro –club royal dont Touria devint la présidente. Le siège de ce club était domicilié à l'agence de communication que dirigeait mon père, rue Védrines, en plein centre de Casablanca. Plusieurs pilotes, fraîchement diplômés ou très expérimentés, faisaient partie de ce club. Son but était d'encourager la vocation de l'aéronautique. Touria rêvait de voir d'autres jeunes filles suivre son exemple, son éternel combat pour l'émancipation.

Les autorités du Protectorat, devant ce climat haute tension, décidèrent d'instaurer un couvre-feu. Ce fut la période la plus noire de la résistance marocaine car elle donnera lieu à de terribles exactions. Dans le quartier de Derb Sultan, fief du couvre feu, les exécutions se comptaient par centaines. A la tombée de la nuit, jusqu'à six heures du matin, un faisceau de lumière contrôlait scrupuleusement les balcons et les fenêtres, à la recherche de toute présence humaine qui s'y trouverait. Les familles étaient condamnées à éteindre les lumières et à vivre à l'éclairage de quelques bougies. Le commerce des bougies fut si florissant qu'elles se mirent à manquer. Nous vivions

cloîtrés à l'intérieur de nos appartements. Avant le couvre-feu, les familles se ruaient vers les épiceries du coin pour se ravitailler en denrées de base. Malheur à toute personne qui se trouvait à l'extérieur au moment du couvre-feu. Une balle fatale pouvait mettre un terme à son existence. Un de nos voisins de la rue de Bergerac, vendeur de chaussures, s'empressait de regagner son domicile, venant juste de baisser le rideau de sa boutique, lorsqu'il fut foudroyé d'une balle dans la nuque. Son corps était resté dans la rue jusqu'au petit matin avant d'être transporté à la morgue avec toutes les autres victimes du couvre–feu. Les familles ne pouvaient récupérer les corps qu'après d'effroyables démarches. Les complicités étaient facilement établies entre les victimes et leurs familles. Ces dernières, en plus du malheur qui les accablait, devaient justifier les raisons de la transgression du couvre feu. Quelques personnes connurent l'emprisonnement sans avoir le temps d'organiser les funérailles de leurs proches.

D'éminentes personnalités du parti de l'Istiqlal furent assassinées. Les dirigeants du parti constatèrent un désir de la présence française à procéder à une opération d'envergure pour l'élimination physique de tous les membres les plus influents. A cet effet et tout naturellement, mon père et ma sœur étaient sur cette liste. Nous étions parmi ceux qui devaient impérativement quitter le pays. Les dirigeants du parti, inquiets de voir Touria et son père exposés à une exécution imminente, nous demandèrent de quitter Casablanca pour la zone espagnole, pour s'installer à Madrid. La frontière dont le passage nous

permettrait d'être en sécurité se situait à Arbaoua. L'Espagne contrôlait le nord du Maroc dont les principales villes étaient Tanger et Tétouan. Une cellule du parti de l'Istiqlal s'y trouvait. Quelques membres furent chargés de nous accueillir à Tetouan. Des militants journalistes, hommes de lettres et politiciens s'étaient réfugiés dans cette ville où ils pouvaient mener leur combat pour l'indépendance. Il restait le souci d'organiser ce départ dans la discrétion et très tôt le matin pour un voyage dont la durée et la sécurité restaient incertaines.

Le départ vers l'Espagne devenait notre objectif immédiat. Il fallait garder le secret sur sa préparation. Si la nouvelle se propageait c'était notre arrêt de mort. Les intimes et certains de nos voisins connaissaient ce projet. Ils étaient tristes, nous invitaient pour nous prodiguer leurs conseils relatifs à notre survie. Je fus déscolarisé évoquant des excuses de santé. Tout jeune enfant que j'étais, on m'avait fait croire à un voyage touristique, ce qui ne me déplaisait pas. La seule vraie question que je me posais, c'était : pourquoi en période scolaire ? Je sentais cependant par le climat qui régnait à la maison que c'était loin d'être une partie de plaisir. Les objets accumulés faisaient penser aux préparatifs d'un pique-nique. Les valises étaient pleines à craquer. Notre voiture, la petite Morris Minor ayant déjà été repérée, il fallait impérativement un autre véhicule et plus puissant pour affronter ce voyage. A cette époque, un établissement du nom de Auto-Hall situé Boulevard de Paris, permettait l'acquisition avec une reprise. Notre nouvelle voiture fut une Ford-Taunus. J'étais heureux de sentir cette

odeur de cuir neuf. Je m'asseyais à la place du conducteur et admirais le tableau de bord, jalousant ma sœur du privilège qu'elle avait de conduire cette petite merveille.

La voiture fut chargée la veille de notre départ. Elle fut garée dans l'espace au rez-de-chaussée servant de garage aux véhicules de transport du propriétaire. Le matin, de très bonne heure, juste après la levée du couvre-feu, nous descendîmes pour prendre place tous les quatre. Mon père à l'avant, à coté de Touria. J'étais assis à l'arrière aux cotés de ma mère. Il faisait encore nuit. Nous avons quitté la rue de Bergerac et emprunté le boulevard de la Gironde. Il fallait traverser Casablanca avant d'arriver à sa sortie par Ain-Harrouda qui menait vers la nationale. Comme il n'y avait pas d'autoroute, le doublement ainsi que le croisement avec d'autres voitures étaient très fréquents. Quand la lumière puissante des phares de voitures illuminait nos têtes nous avions l'impression que c'était la fin du parcours. Nous tremblions d'être repérés et pris dans une embuscade. Ma mère à l'arrière avait si peur qu'elle ressentait un froid glacial. Elle avait une couverture en laine qui couvrait ses jambes. Certaines voitures nous doublaient en renvoyant sur notre pare-brise tout un flot de poussière boueuse, nous obligeant à nous arrêter afin de procéder à son nettoyage. Je comptais les bornes kilométriques. Je lisais la prochaine destination mentionnée devant un chiffre et le kilométrage restant avant de l'atteindre. J'ai suivi en détail toutes ces bornes qui défilaient sans cesse… Rabat…. Kénitra… puis Arbaoua, le poste frontière. Celui-ci était désert à

mon étonnement. Une fois dépassé, je lus des inscriptions en espagnol. J'ai compris que nous étions sur le territoire espagnol, donc hors de danger. Mon père soupira et alluma une cigarette. J'avais remarqué un sourire détendu sur le visage de ma sœur. Comme par enchantement, ma mère n'avait plus froid. Nous avons décidé de prendre une collation dans une petite auberge d'où se dégageait une musique de Flamenco. Je ne pouvais oublier mon école, ma classe. Mon esprit s'évada soudain vers son ambiance. Je revis le doux sourire de Mr Guillini, la beauté de Pilar Gardenas. Elle était espagnole d'origine, j'avais l'impression de la voir partout. La chanson de « Douce nuit… Sainte nuit… Tout s'endort… plus de bruit »… accompagnant notre fugue. Nous reprîmes la route après avoir consommé des omelettes avec du café chaud. Tétouan n'était pas loin, après la traversée d'un pont près de Asilah. Je fus frappé par la couleur turquoise et limpide de la mer. Nous arrivâmes à Tetouan, une ville blanche et lumineuse s'étalant sur une colline au pied de laquelle se rencontrent la mer méditerranée et l'océan atlantique. Nous fûmes accueillis par les représentants de la cellule résistante marocaine dans cette cité. Ahmed Ziad, un journaliste d'envergure, nous prit en charge. Les discussions allèrent bon train. Les événements au Maroc furent au centre de la conversation. Nous avions dormi à Tanger, non loin de Tétouan, dans un hôtel qui surplombait le port. Tanger était une ville cosmopolite qui bénéficiait d'un statut spécial. Le soir venu j'aperçus les lumières des ferry-boat sensés assurer la traversée du détroit de Gibraltar, ainsi que de lointaines lueurs des côtes espagnoles. J'entendais les

sirènes qui indiquaient un départ ou une arrivée. Je me souviens du plaisir que j'ai éprouvé en écoutant une nouvelle musique envoûtante dont j'apprendrai bien plus tard le titre … « Le Boléro de Ravel… »

La traversée du détroit eut lieu le lendemain. Nous embarquâmes avec notre Ford-Taunus qui resta au garage du Ferry parmi un nombre considérable de voitures. Je vis pour la première fois le Rocher de Gibraltar, majestueux. Nous étions sur le pont du navire à l'approche des quais du Rocher où j'ai vu flotter, à mon grand étonnement, un drapeau anglais. J'eus droit à un cours d'histoire. Nous débarquâmes, calfeutrés dans notre voiture qui prit la direction d'Algésiras. Notre route longeait la mer. Sur les côtés je découvrais de petits bâtiments d'activités diverses, petits restaurants, bistrots avec leurs spécialités de fruits de mer. Leurs terrasses étaient désertes en cette période d'hiver. Le temps était pluvieux, un froid glacial nous lacérait la peau, malgré nos manteaux et nos gants. La route fut interminable. Je ne cessais de penser à notre vie de Casablanca au fur et à mesure que la voiture avalait ses kilomètres vers l'inconnu. J'avais un drôle de sentiment entre le garçonnet qui voyageait avec sa famille dans des circonstances presque touristiques et la réalité sévère d'une fugue. L'innocence de l'enfance me maintenait dans une ambiance euphorique. Je saluais tous ceux que nous croisions sur notre route. Ils me rendaient aimablement un salut courtois. Notre première destination était la ville de Cadix, froide, quelque peu impersonnelle. J'étais frappé par le linge qui était étendu aux fenêtres. La faim et le froid nous

obligèrent à reprendre des forces en nous attablant dans une petite brasserie. A l'entrée, un vieil homme procédait à la fabrication de beignets formant un énorme cercle de pâte de farine, en spirale, baignant dans l'huile bouillante. La chaleur qui s'en dégageait nous procurait un bien être sans pareil. Avec ses ciseaux, il découpait de gros morceaux brûlants qu'il arrosait généreusement de sucre. Nous mangions de bon appétit en buvant un grand verre de lait chaud. J'avais compris que notre voyage en Espagne était une évasion avec des conditions matérielles extrêmement limitées. Le parti politique qui nous avait demandé de quitter le Maroc pour notre sécurité prenait en charge notre séjour espagnol. Nous devions nous contenter de leur apport modeste. Nous quittâmes Cadix, après ce petit moment de réconfort, et avons roulé jusqu'à Séville où nous avons passé la nuit. Les pensions ou hôtels où nous dormions nous étaient indiqués à l'avance. Séville, au réveil, le lendemain matin, était sous un soleil printanier. Nous nous sommes offert le luxe de jouer aux touristes devant le monument de la Giralda. Mon père m'avait parlé du passé glorieux de cette ancienne mosquée transformée en église. Nous primes des photos devant des passants qui nous regardaient curieusement avec notre appareil en bandoulière qui nous donnait une image de touristes aisés et insouciants. Un des passants nous indiqua les meilleurs établissements, pour manger, nous divertir, et ceci, naturellement, moyennant un pourboire. Les apparences étaient trompeuses. La prochaine étape était Cordoue où il était impératif de visiter la grande mosquée. Nous fûmes, ma sœur et moi-même, absolument subjugués

par la beauté de ces vestiges, par toutes les arcades de la mosquée, rayées de rouge et blanc, par la grandeur de l'édifice. Les piliers qui supportaient ces arcades nous donnaient l'impression d'être perdus dans une forêt de colonnes

Nous prîmes la route en direction de Madrid, notre destination finale.

La neige et le froid qui accompagnaient notre parcours nous faisaient oublier les doux moments de Séville. La route était longue et sinueuse, avec des virages difficiles, loin des très belles autoroutes actuelles sûres et confortables. Le froid était si intense que nous ne sentions plus nos doigts malgré nos gants. Ma chère sœur conduisait avec un calme exceptionnel, sans exprimer le moindre signe de fatigue. Je regardais affectueusement sa petite nuque fragile et blanche et je me questionnais au fond de moi, impressionné, « D'où puisait-elle cette force incroyable qui l'habitait ? » Nous étions parfois doublés par de gros véhicules ou nous les avions en face de nous sur une route étroite. Il fallait faire preuve d'une prudence et d'un sang-froid dont Touria avait le secret. La neige devenait abondante alors que nous amorcions une ascension de plus en plus périlleuse. La vue était superbe mais celle d'un profond ravin sur le côté de la route nous donna le frisson. Les manœuvres de conduite étaient particulièrement délicates dans de telles conditions. Un village apparut soudain au sommet, c'était « Santa Helena ». En lisant sa plaque j'ai bizarrement pensé à l'histoire de Napoléon, au cours d'histoire de Mr

Girardin. Sainte Hélène était l'île fatidique où l'empereur avait rendu l'âme. Le décor était lugubre dans cette atmosphère hivernale. Nous fûmes obligés de nous arrêter pour passer la nuit dans cet endroit coupé du monde. Une petite pension affichait une pancarte. Nous décidâmes de sonner à la porte. A notre vue, grelottants de froid, une vieille dame ne parlant que l'espagnol, nous fit signe d'entrer, comprenant notre exténuation et notre demande. Sans poser de questions elle nous proposa une grande chambre avec deux grands lits. Sa pension ne disposant pas de chauffage, elle nous apporta des bouillottes que nous avons glissées sous les couvertures sans tarder. Nous étions affamés et notre geste fut très éloquent à ce sujet, ce qu'elle comprit très vite. Mon père balbutia quelques mots, comme « Sardina …Zitouna…etc… » la vieille dame, extrêmement courtoise et humaine a obtempéré sans tarder. Elle revint quelques instants après avec une grande soupière remplie de salade, d'olives, de sardines, le tout mixé comme une soupe qui me rappellera plus tard une soupe chinoise richement garnie. La soupière était accompagnée de bols et de grandes cuillères. Nous avons mangé avec grand appétit. Le mixage s'avéra délicieux et d'une fraicheur absolue. Le lendemain nous reprîmes la route vers Madrid, sous l'œil bienveillant de notre hôtesse qui nous fit de grands signes affectueux avant le démarrage. Le voyage, quoique très long, présentait moins de danger que la route de Santa Héléna. Dés que les premiers immeubles de Madrid apparurent nous nous sommes mis à la recherche de la pension dont nous avions le nom et l'adresse suivant les

directives du parti. C'était la « Pension Paloma », située dans une ruelle du centre ville.

Notre nouvelle vie commença au moment où nous franchîmes le seuil de cette pension. Les propriétaires étaient affables, ils nous attendaient car le parti avait pris ses dispositions pour cette réservation. Un couple et leur fils dirigeaient l'établissement. Nous devions nous mettre à table à des heures précises, n'étant pas les seuls pensionnaires. Le confort était à son plus strict minimum, toutefois la propreté ne faisait pas défaut. Mon père avait sorti d'une de ses valises un réchaud électrique pour faire en dehors des heures de repas, du thé ou du café en sachets solubles. Nous occupions une grande chambre avec deux grands lits séparés par un paravent. Un repas identique était servi à l'ensemble des pensionnaires. Nous ne connaissions jamais le plat du jour à l'avance, ce qui donnait lieu à des surprises plus ou moins agréables. Le fils nous servait très souvent à table, avec une légère maladresse, car ce n'était pas son métier. Constatant que devant chacun de nos couverts, il ne déposait que la moitié d'un petit pain, je me suis permis un jour de lui faire la remarque en juxtaposant les deux moitiés pour lui indiquer la ration qui me paraissait plus convenable. Mon père me jeta un regard sévère, me faisant comprendre que je devais me contenter de cette petite moitié de pain. En effet, j'avais oublié que notre voyage se déroulait sous le signe d'une grande austérité. Je me suis soumis à cette discipline sans broncher. Je fus surpris quand ce jeune serveur nous informa qu'il était étudiant en médecine. Il m'offrit de me faire visiter la faculté de médecine madrilène. Ce

qui m'a absolument impressionné au cours de cette visite, c'est la découverte de bocaux où baignaient des organes humains avec leurs nerfs et vaisseaux, exposés dans les couloirs de l'université. Je voyais en ce garçon qui nous servait, un futur illustre médecin. Je l'admirais pour son humilité et sa disponibilité à assister ses parents dans la marche de la pension, en dehors de ses cours médicaux. L'interruption de ma scolarité, pour ce cas de force majeure, attristait mon père qui se mit à chercher dans la capitale espagnole un professeur de français, les manuels scolaires faisant partie de mon bagage personnel. J'eus droit à un enseignant n'habitant pas trop loin de la pension pour assimiler le programme de l'année interrompue. J'ai également appris quelques expressions espagnoles. Certains après midi nous nous promenions dans le centre de la capitale. C'est ainsi que j'ai eu le privilège de visiter le Musée du Prado, comme si c'était un prélude à ce que sera ma vie plus tard puisque j'étudierai aux Beaux arts. Il me revient en mémoire une séance de cinéma, loisir très rare, choisie afin de chasser la déprime que nous vivions au quotidien. Le titre du film projeté en noir et blanc était *Vacances Romaines* avec Audrey Hepburn et Gregory Peck, un acteur que j'avais déjà découvert dans un western. A la vue de cet acteur j'ai retrouvé le sosie de Mr Pageau, le directeur de l'école Sourzac qui avait accepté, à titre exceptionnel, de m'inscrire au cours élémentaire première année. Cette fameuse classe qui me rappelait les plus folles humiliations verbales dont j'avais été l'objet. J'ai pensé à ma mère et à ma sœur qui adoraient les films égyptiens et plus spécialement leur idole, Fatine Hamama. Elles avaient

admiré également la grande beauté élégante d' Audrey Hepburn lors de cette histoire d'amour qui s'était déroulée en grande partie à bord d'une Vespa.

A Madrid nous avions retrouvé certaines personnalités politiques persécutées et menacées de mort, tout comme nous. C'est ainsi que nous reçûmes la visite de Mr Abderrahmane El Youssefi accompagné de Mr Alhouss. Mr Youssefi, grand intellectuel et militant, sera plus tard sous le règne de S.M Hassan II, premier ministre. Très ami avec mon père, il paraissait attristé de me voir non scolarisé durant cet exil imposé. Il proposa une forme de séjour éducatif pour l'enfant que j'étais. Il nous conduisait dans son véhicule comme un guide afin de nous faire visiter les grands vestiges de l'histoire espagnole. C'est ainsi que j'ai pu découvrir, avec grande émotion, le musée de « L'Escorial » et les caveaux des grandes dynasties espagnoles. Il me tenait constamment par la main s'assurant que rien ne m'échappait. Mr El Houss qui nous accompagnait également faisait partie de la communauté marocaine d'origine berbère. Il avait dédié une grande partie de sa fortune à la cause marocaine. Il était nommé dans les milieux militants « Le milliardaire rouge ». Nos visites instructives nous avaient mené jusqu'à Tolède où j'avais pu admirer une des plus anciennes synagogues. Nous étions, de temps à autre, invités au restaurant par ces deux messieurs. Je commençais à baragouiner quelques mots d'espagnol. Les nouvelles du Maroc nous parvenaient à travers la cellule de la résistance qui vivait à Madrid.

Notre séjour a duré environ six mois.

Touria avait la nostalgie du pays et s'impatientait à l'idée de reprendre le chemin du retour. Sa vie associative lui manquait. Elle avait hâte de reprendre son combat de tous les jours auprès des siens.

Nous prîmes le chemin du retour.

Le climat était plus doux. Nous avons suivi un autre itinéraire qui passait par Malaga.

A Casablanca nous fumes reçus avec une chaleur indescriptible. A la vue de notre voiture au 32 rue de Bergerac, les voisins se sont disputés à qui reviendrait le plaisir de nous offrir le repas de bienvenue. Notre adorable Louisa sautillait pour nous manifester sa joie. Elle avait été confiée à Rquia, une jeune amie de Touria. Rquia nous réconforta en nous annonçant que les exactions quotidiennes devenaient de plus en plus rares, un semblant de fraternité s'était installé. J'ai retrouvé mon ami Jacky. Ma sœur et son amie intime Ouadiaa Bouzoubaa devinrent inséparables après cette longue absence. En ce qui me concernait, j'avais repris l'école, au grand étonnement des élèves qui me jalousaient d'avoir eu des vacances aussi longues en Espagne. Touria aspirait à créer une institution pédagogique pour la formation des jeunes filles, ce dont elle avait toujours rêvé. Elle devait reprendre son total dévouement à cette cause.

Elle avait dix-huit ans.

Nous avions organisé son anniversaire qui célébrait en même temps nos retrouvailles avec nos amis et

voisins. Ce qui m'a le plus marqué lors de cet événement ce fut le cadeau offert par une de ses intimes, El Batoul. C'était tout simplement un avion avec tous les éléments y compris le train d'atterrissage, le tout en chocolat.

Une villa, située à l'angle du boulevard Victor Hugo, rue de Lisbonne non loin de notre maison, fut choisie par Touria pour abriter sa nouvelle institution. Elle porta le nom de « Institution de la princesse Lalla Amina » le nom de la fille du Sultan Mohammed Ben Youssef, née à Antsirabé, à Madagascar, durant son exil. Cette nouvelle fondation, sous les directives de Touria, permettait aux étudiantes inscrites de bénéficier d'une formation adaptée à leur sensibilité et leur niveau scolaire. Le but était d'atteindre les objectifs que les précédentes associations n'avaient pu réaliser à cause de l'immoralité de leurs membres fondateurs. La renommée de l'institution fut immédiate et les jeunes filles de Casablanca et alentours accoururent pour y être inscrites. Des sections furent créées, apprentissage de la couture et de la broderie, de la dactylographie et du secrétariat. Pour celles qui pouvaient être attirées par l'aviation, elle les dirigea vers l'Aéro-club royal afin d'éveiller chez elles cette passion dévorante qu'elle souhaitait tant partager. C'était de grands défis pour une jeune fille de dix-huit ans. Il m'arrivait de l'accompagner. J'admirais l'énergie de cette dirigeante qui ne connaissait pas de répit. Elle était également appréciée par les membres de la communauté Israélite dont plusieurs d'entre eux faisaient partie de l'Aéro-club qu'elle présidait, notamment les familles Sabah

et Serfaty. Elle était ce trait d'union incontournable pour une société harmonieuse ne connaissant aucune frontière de culte. Elle sut entretenir fidèlement des amitiés avec toutes les communautés, marocaine, israélite et française.

Durant ses activités au sein de l'institution il lui arrivait, du balcon de son bureau, de remarquer la présence d'individus qui paraissaient épier ses faits et gestes. Elle s'inquiétait plus de l'avenir de son établissement que de sa sécurité personnelle. Elle ne pouvait pas oublier la bombe qui avait ravagé la « Frigoulette ».

De retour à notre domicile rue de Bergerac elle nous fit part de ses doutes. L'angoisse s'installait à nouveau au sein de notre foyer. Ce sentiment allait trouver sa légitimité lorsque nous avons appris l'enlèvement, non loin du paisible quartier de la régie des tabacs, d'une sage-femme du nom de Fatima Thami. Cette jeune femme ressemblait étonnamment à Touria. Elles avaient la même coupe de cheveux, la même façon de s'habiller et de surcroît, la même voiture, une Ford Taunus grise. Cette jeune femme avait été enlevée puis relâchée car il y avait eu erreur sur la personne. La sage-femme n'avait pu faire aucun commentaire car ses yeux étaient bandés durant son enlèvement et jusqu'à sa remise en liberté. Cette nouvelle tentative d'atteinte à ma sœur nous avait contraint à engager un chauffeur, Si Mohammed, un homme d'un grand dévouement.

Les relations franco-marocaines commençaient à prendre une tournure plus favorable allant vers une

négociation. Les gouvernements qui se sont succédés cherchaient plutôt une sortie de crise honorable. Ils avaient commencé en premier lieu à reconnaître que l'exil de Mohammed Ben Youssef et sa famille était une grande erreur. Elle avait été dénoncée par un certain François Mitterand, alors ministre de l'intérieur, qui avait présenté sa démission pour marquer son amertume. Cet exil avait renforcé le sentiment d'unité nationale.

Les autorités françaises avaient décidé le transfert de la famille royale en France et plus précisément à Saint Germain En laye. L'indépendance du Maroc se dessinait peu à peu. L'arrivée du Sultan en France fut accueillie comme un premier triomphe au Maroc. Les manifestations eurent lieu de plus belle mais avec moins d'oppression. Le seul slogan était l'exigence d'un retour immédiat de la famille royale à Rabat. Les prémices de l'indépendance s'exprimaient à travers cette revendication. Les personnalités politiques, notamment des leaders, firent le voyage à Paris pour rencontrer le monarque. Le titre de Sultan allait se transformer en « Majesté ». Touria prit la décision de présider une délégation féminine pour rencontrer le souverain et les membres de la famille royale. Elle fut accompagnée de quelques dames intellectuelles, universitaires, journalistes pour représenter la femme marocaine.

Touria reçut un accueil des plus chaleureux. Elle eut droit à une accolade émouvante du souverain. Elle n'a pas manqué de verser une larme à un tel instant, avant de lui présenter la délégation qu'elle conduisait.

Le souverain lui a accordé un long entretien en tête à tête. Il fut certes en exil mais il se tenait informé régulièrement de tous les événements, y compris les tentatives d'assassinat de sa protégée. Ils n'ont pas manqué d'évoquer le déplacement forcé en Espagne. Après cette rencontre mémorable elle fut reçue par le prince Moulay Hassan, futur Hassan II, ainsi que les autres princes et princesses. Une grande réception eut lieu au château de Saint Germain en Laye pour laquelle Touria avait revêtue son uniforme d'aviatrice. Le retour de Mohammed Ben Youssef était une question de semaines, seule la date restait à préciser.



Touria lors d'un discours

CHAPITRE IV

INDEPENDANCE DU MAROC

ASSASSINAT DE TOURIA

Touria revint à Casablanca, heureuse, épanouie par cette rencontre qui augurait d'un avenir radieux. Les relations entre autorités françaises et marocaines se normalisaient peu à peu, malgré quelques heurts dus à certains intérêts français, que l'idée d'indépendance ne servait guère. Le traité du protectorat français avait été signé en 1912. Depuis cette date, de grandes entreprises agricoles et industrielles françaises avaient lourdement investi au Maroc, et l'indépendance en vue devait contrecarrer leurs objectifs.

Nous étions à l'aube d'une ère nouvelle, la crise touchait à sa fin. Le gouvernement français n'avait pas d'autre solution que d'autoriser le retour du souverain et de négocier la signature d'un traité, reconnaissant la souveraineté du royaume. Ces nouvelles furent perçues au Maroc avec une joie et une liesse indescriptibles. C'est ainsi que fut décidée la date du retour de la famille royale, le 16 Novembre 1955. Le Maroc s'apprêtait alors à vivre des moments historiques. Les festivités, à cette annonce, n'eurent aucune commune mesure avec les fêtes du Trône traditionnelles. Rabat s'était parée pour fêter le retour de Sa Majesté d'un faste à la hauteur du personnage.

Au sein de notre famille les nuages de la période noire avaient disparu. Touria s'était épanouie à la direction de son institution. Voulant fêter à sa manière ce retour triomphal, elle décida, en souvenir de son parcours sans faute dans le ciel brumeux de Tit-Mellil un 17 octobre 1951, à rendre hommage à cette nouvelle page de l'histoire en survolant le Palais Royal de Rabat au moment où l'avion royal devait atterrir sur L'Aéroport de Rabat-Salé. Ce survol, à ce moment crucial, avait pour mission le lancement de milliers de tracts de bienvenue à la famille royale. Pour donner à cet événement un caractère national, elle se rendit à Rabat et demanda une autorisation officielle du Palais afin de réaliser cette exaltante initiative. Naturellement le Palais Royal approuva immédiatement ce projet qui devait néanmoins demeurer discret vis-à-vis des médias afin de créer la surprise. Un document officiel lui avait été délivré. Document qui reste conservé à ce jour dans les archives de l'aviatrice.

L'avion qui survolerait le Palais devait être choisi par l'aviatrice à l'Aérogare de Tit-Mellil où elle se rendit afin de procéder à toutes les démarches nécessaires y compris toutes les vérifications de l'appareil par l'équipe technique. L'avion était un Cessna à la carlingue blanche, telle une colombe, signe de paix.

Ce même jour on lui annonça la mort, dans un terrible accident en plein vol, de son moniteur Mr Neguerra qui lui vouait une affection quasi-paternelle. Ce fut pour elle un coup de semonce. Après avoir

pleuré son mentor, elle retrouva son courage en se rappelant le jour de son examen et de son triomphe. Elle allait, à travers ce vol, lui rendre hommage.

Les tracts destinés à inonder la foule furent imprimés au sein d'une imprimerie privée. Ils furent stockés dans des cartons que, seule Touria pourrait ouvrir durant le vol, à basse altitude, afin de les répandre comme une pluie de bienvenue. Le matin du 16 Novembre 1955 le ciel était dégagé, l'avion royal avait prévu son atterrissage aux environs de midi, à l'aéroport de Rabat –Salé. Touria avait prévu l'heure de son décollage de Tit –Mellil afin que le survol du palais et du cortège se fasse à l'arrivée de l'avion royal. Nous l'avions accompagnée à Tit-Mellil où son appareil, un Cessna l'attendait. Elle nous embrassa et prit place dans son cockpit. Un des techniciens de l'aéroport actionna l'hélice dans un bruit sourd. L'appareil emprunta la grande piste face à l'horizon et s'envola, traversant les quelques nuages blancs, à destination de Rabat-Salé. Accompagné de mon père, ma mère et notre chauffeur, nous primes la route de la capitale.

La circulation à l'entrée de Rabat était d'un désordre inqualifiable. Les véhicules de toutes sortes envahissaient les artères principales. Après des manœuvres de professionnel, notre conducteur put se frayer un chemin vers l'aéroport. Nous scrutions le ciel. Touria, encore une fois, avait ressenti ce sentiment de liberté puisqu'elle avait cette immense étendue du ciel pour elle. Soudain le vrombissement du Cessna se fit entendre, les tracts descendaient du

ciel, telle une journée de neige où les flocons tourbillonnent. Toute la foule leva les yeux vers le Cessna. Le cortège royal, avec à sa tête la Mercedes décapotable où le souverain se tenait debout avec, à ses cotés, les princes, Moulay Hassan et Moulay Abdellah. Mohammed Ben Youssef avait reconnu l'avion de sa protégée et, recevant sur ses vêtements les tracts, il fit un geste affectueux en direction de l'appareil.

Le Sultan monta sur une tribune d'honneur spécialement dressée pour la circonstance. Il prononça un discours historique qui marqua une ère nouvelle. Il remercia son peuple qui avait su faire face à ces années de souffrances et de sacrifices. Les négociations pour l'indépendance étaient à leur phase cruciale. Ce fut la période où Mohammed Ben Youssef, désormais Sa Majesté Mohammed V, constitua son premier gouvernement. Mr M'barek El Bekkai fut nommé le premier président du conseil. Touria, qui avait créé la surprise par le survol du palais, reçut un appel du souverain qui lui témoigna toute son affection puis la félicita pour cette initiative exceptionnelle.

A partir de ce jour elle ressentit un bonheur sans nuage, consciente de l'avenir radieux qui s'ouvrait désormais aux marocains et plus spécialement à tous ses combats. La période sombre était dépassée et les milieux marocains connaissaient la joie et la quiétude en attendant la proclamation officielle de l'indépendance du Maroc. Beaucoup de familles n'avaient pas osé fêter un événement heureux,

personnel. La future proclamation de l'indépendance leur permit de célébrer avec faste tout fait marquant. Ce fut le cas pour le mariage de la fille unique de Mr Raphael Benazeraf, un homme d'affaires israélite richissime, qui organisa une cérémonie où le gotha des personnalités marocaines et israélites, des milieux d'affaires et politiques était convié. Nous étions parmi ces invités. Mon père, portant un smoking pour l'occasion, aussi beau qu'Eroll Flynn, était accompagné de sa petite famille. Ma mère avait revêtu un tailleur couleur pastel, avec un chapeau assorti. Je me tenais timidement aux cotés de ma sœur qui portait son uniforme de pilote, bleu-marine aux galons dorés. Mr Benazeraf prit la parole pour souhaiter la bienvenue à l'assistance. Il parla de l'ère nouvelle qui s'ouvrait désormais au Maroc et insista sur l'honneur particulier qu'il ressentait à la présence de la première jeune femme pilote du monde arabe. La réception fut féerique et Touria fut au centre de tous les regards. J'étais ému, intimidé, mais très fier. A toute occasion mondaine Touria était l'invitée d'honneur. Le président de la compagnie Pepsi-Cola, Mr Maurice Levy, ami intime de mon père, avait dressé une table d'honneur pour la famille de l'aviatrice à l'occasion du mariage de sa fille. La cérémonie se déroulait à la « Guinguette fleurie » établissement luxueux au quartier d'Ain Sebaa, à Casablanca. Cette fois-ci Touria avait revêtu une très belle robe de soirée en taffetas blanc, faisant ressortir toute sa grâce. J'étais fasciné par sa beauté car j'avais surtout l'habitude de la voir porter des pantalons. Sa forte personnalité, son intelligence et son charme firent l'unanimité auprès du gotha marocain et

israélite. C'est ainsi que nous avions noué des amitiés avec les familles dont les noms sont restés gravés dans ma mémoire, les Sibony, Serfati, Soussana, Sabah, Cohen, El Fassy,

Dans cette atmosphère précédant l'indépendance, je me trouvais souvent, durant les après midi vacants, dans le bureau de mon père. J'occupais une petite table à l'entrée où je m'adonnais à ma passion du dessin pendant que mon père réalisait ses opérations de communicant. En fin d'après midi mon père m'emmenait à une cafétéria mitoyenne au bureau, la « brasserie Olympique » où il avait coutume de prendre son apéritif. Il y avait un juke-Box qui créait une ambiance particulière et festive. Je mettais une pièce et écoutais avec grand plaisir les tubes à succès de Bill Haley, l'époque du Rock and Roll. Certains cabarets orientaux connaissaient encore un grand succès. Situés dans la médina de Casablanca, on s'empressait au Coq d'or de Salim Halali, au restaurant cabaret de Sami Al Maghribi, chanteur israélite orientaliste qui deviendra plus tard un célèbre chantre d'une grande Synagogue de Montréal.

Ma sœur nous rejoignait souvent au bureau de la rue Védrines afin de regagner ensemble notre domicile. La ville, tout comme la médina, était en liesse. On ne parlait que de l'indépendance au fur et à mesure des informations reçues à travers la radio. Finalement la date de sa proclamation officielle fut fixée au 2 Mars 1956. Ce jour mémorable fut officiellement décrété fête nationale.

C'est ainsi que le jeudi 1er Mars 1956, veille de l'indépendance, les manifestations de joie atteignaient l'apothéose. Le bonheur éclairait tous les visages, les feux d'artifice, les pétards se vendaient chez tous les commerçants. Les enfants achetaient des pistolets, au canon desquels ils introduisaient un genre de bouchon en liège renfermant un pétard, créant une détonation assourdissante, une fois la gâchette actionnée. En tant qu'enfant de onze ans je trouvais cela très amusant, me rappelant les Westerns que j'avais admirés au cinéma voisin, « Le train sifflera trois fois » ou « Vera Cruz » avec Gary Cooper et Burt Lancaster.

Ce jour, qui restera gravé dans ma mémoire, sera comme une marque au fer rouge dont je garderai la cicatrice à tout jamais. Ce jeudi, comme les jours précédents, nous avions pris notre petit déjeuner avant que je regagne ma classe à l'école Jules Ferry. Il faisait gris et j'étais heureux de ne pas avoir de cours l'après-midi. A midi, comme à notre habitude, nous étions autour de notre table de salle à manger, comme toutes les familles à pareille heure. Touria n'avait pas d'appétit malgré l'insistance de notre mère qui paraissait inquiète à son sujet. Elle savait que Touria travaillait trop. Elle était ce jour là pensive, mélancolique. Elle nous donna l'impression de vivre un mauvais pressentiment malgré quelques plaisanteries de ma mère pour détendre l'atmosphère. J'avais accompagné mon père à son bureau après avoir déposé ma sœur à son institution. Une réunion du club d'aviation était prévue vers 19 h. J'avais passé l'après midi à réaliser des dessins sur des feuilles de papier canson. Notre chauffeur Si

Mohammed était assis en face de moi. Je lui avais demandé son avis de temps à autre. Aux environs de 17h30 Si Mohammed me ramena en voiture à l'institution et remit les clés de la voiture à Touria.

L'ambiance était euphorique à l'institution, à la veille de ce jour mémorable du 2 Mars. Il y avait un va-et-vient incessant de jeunes filles, comme lors de préparatifs d'un événement heureux. Un parfum se dégageait de leurs belles coiffures. J'avais compris que les coiffeurs ce jour -là avaient été pris d'assaut. Ces jeunes filles s'étaient préparées à l'avance pour être radieuses le lendemain. J'aperçus ma sœur, souriante, heureuse, qui me fit un clin d'œil. Je vis circuler des plateaux de pâtisseries comme lors d'un anniversaire. Des tables furent réunies pour constituer un buffet couvert d'une belle nappe blanche sur laquelle furent déposés avec abondance pâtisseries et boissons. Ma sœur convia tout le monde à s'approcher du buffet, sans m'oublier, connaissant ma gourmandise, surtout au moment du goûter de l'après midi. Elle prit la parole pour faire un discours, en tant que présidente de l'institution. Elle était si émue que sa voix paraissait s'étrangler par moments en s'adressant à ses élèves si solennellement. Elle félicita toutes les jeunes filles présentes, pour leur talent et leur courage, et leur recommanda de faire la fête en portant leurs plus belles tenues, avec le plus beau maquillage. Elle les exhorta à laisser éclater leur joie en un si beau jour. Les applaudissements fusèrent, toutes ses étudiantes s'empressèrent de l'embrasser et la remercier.

Ma sœur me rejoignit et d'un geste affectueux me caressa la nuque. Nous primes ensemble le chemin du retour, en voiture. Elle continua à sourire, me donnant l'impression de sentir un soulagement après une angoisse longtemps contenue. Cette attitude contrastait avec la mélancolie ressentie lors du déjeuner familial. Je sentais qu'elle avait envie d'exprimer son bonheur. Elle me questionnait sur ce que j'avais fait durant cet après-midi vacant, sur mes dessins qu'elle avait hâte de voir. Elle me semblait heureuse, me taquinant comme elle l'avait toujours fait afin de provoquer un rire spontané dont nous avions le secret. Le trajet dura environ une dizaine de minutes. A notre arrivée, face à l'entrée de notre immeuble, je m'apprêtais à descendre du véhicule, mais quelque chose que je ne comprenais pas me retenait. Touria donna un coup de klaxon pour avertir notre fidèle Rquia. Cette dernière apparut à notre balcon du troisième étage. Il leur arrivait souvent d'échanger ainsi.

Je vis une silhouette apparaître soudainement près de la portière de Touria. Deux détonations suivirent.

J'eus à peine le temps d'apercevoir le profil, aux cheveux noirs gominés, d'un individu une arme à la main, courant à toute allure vers le bout de la rue de Bergerac. Depuis le matin les pétards et divers feux d'artifice étaient l'expression de la liesse générale. Dans la naïveté de l'enfant que j'étais, il me sembla, l'espace d'un court instant, qu'il s'agissait d'un voisin désirant nous faire partager sa joie, à sa manière, dans cette atmosphère fiévreuse à l'ambiance d'un carnaval

où règne une certaine confusion. Une arme réelle pouvait être aisément mêlée aux pistolets factices des enfants.

Je revins à la réalité en apercevant la tête de ma sœur, inclinée sur la portière, son regard immobile. Je ne cessais de l'appeler, hurlant son nom mais ne recevant aucune réponse, ni balbutiement. Je compris qu'elle nous avait quittés. J'entendis le hurlement de notre mère, qui, intriguée par le bruit exceptionnel des deux détonations, avait assisté à cette scène insoutenable à partir du balcon familial. Elle poussa un cri surhumain et tenta d'enjamber le fer forgé avec le risque d'une chute mortelle. Elle se serait certainement suicidée si Rquia n'avait pas été là. Cette scène accompagnée de ce cri strident me marquèrent à jamais. Je suis sorti de la voiture, égaré, ne réalisant pas vraiment que Touria venait d'être assassinée de deux balles dans la tête. Une foule immense s'était immédiatement rassemblée autour de la voiture.

J'étais perdu. La douleur nous a éparpillés comme lors d'un séisme dont les victimes se trouvent livrées à elles mêmes. La seule initiative qui m'a paru urgente fut celle d'avertir mon père en prenant un taxi pour me rendre à son bureau rue Védrines. Je n'avais pas remarqué que mon pull-over était tâché du sang de Touria.

Arrivé au bureau de mon père, je fis irruption dans la salle de réunion où les membres du comité du club attendaient Touria. Ma mine défaite, du sang sur mon pull-over en disait beaucoup sur ce que nous venions

de vivre. J'ai pu balbutier : « On vient de tirer sur Touria » Je vis mon père se lever et perdre soudain l'usage de ses jambes. Les personnes présentes le soulevèrent par les bras afin de l'aider à se relever. Il sanglotait comme un enfant. Je vivais cette scène comme celle d'un film de science–fiction. Je ne réalisais toujours pas l'ampleur du drame. Nous arrivâmes rue de Bergerac où la foule stagnait pour obtenir des nouvelles. On nous informa que Touria avait été transportée à la clinique Comte, au quartier Mers–Sultan. Notre convoi de voitures en prit immédiatement la direction. Arrivés sur les lieux, ma mère, dont la douleur restera inoubliable, se précipita dans les bras de mon père.

La mort de Touria fut officiellement annoncée par le docteur Comte.

J'ai vécu cet instant à l'âge de onze ans. Je le vis encore, à la seconde près, soixante ans plus tard.

L'information fit immédiatement l'effet d'une bombe à travers tout le pays y compris à l'étranger. Notre domicile fut encerclé par les forces de l'ordre, d'un nombre considérable de fourgons de police, d'agents qui bloquèrent l'accès de la rue de Bergerac. De façon paradoxale, ce soir là, qui devait être le triomphe de la joie, devint la confrontation avec le deuil.

Touria, assassinée la veille de ce jour tant attendu, personne n'osait y croire. Après notre retour au domicile, une ambulance ramena le corps de Touria, que je voyais recouvert d'un drap blanc maculé d'une

tâche de sang et monté par l'escalier sur un brancard. Son sac et ses chaussures avaient été déposés près du corps. Je me trouvais en haut sur le palier, observant cette scène cauchemardesque. Nous entendîmes au même moment des voix émanant d'une gigantesque manifestation, une immense foule, qui s'étendait jusqu'à la place des Quinconces, criant un même slogan :

« Nous avons obtenu l'indépendance, que Dieu bénisse l'âme de Touria »

Nous étions à la veille d'une journée mémorable. Pour notre famille cette veille restera ancrée dans nos mémoires de façon cruelle.

La mort de Touria, dans de telles circonstances, donnait l'impression d'un véritable gâchis.

Les autorités françaises chargées de l'enquête m'avaient demandé de répondre à certaines questions d'usage. Un bureau de fortune fut installé au rez-de-chaussée d'une maison voisine où habitaient des amis italiens. Les enquêteurs, conscients de mon état psychologique, me demandèrent avec délicatesse de me concentrer. Je me trouvais assis en face d'eux et je répondais avec beaucoup de clarté car j'avais pris conscience du malheur qui venait de frapper notre famille mais aussi de mon devoir, étant le seul témoin oculaire de ce drame. Je décrivais avec le plus de précision possible l'instant du crime. Mes enquêteurs paraissaient surpris par la clarté de mes propos. Mes yeux s'étaient asséchés, ma douleur, pourtant immense, était maîtrisée. Je n'avais pas encore vu la

mort de si près. Un enfant de onze ans ne peut pas évaluer ce drame à sa juste mesure. J'observais ma pauvre mère qu'on avait mis immédiatement sous Valium. Des amis médecins, Chenebault et Konqui, se relayaient autour d'elle.

Notre appartement devint un lieu très fréquenté avec les visites incessantes de personnes officielles présentant les condoléances à mes parents, anéantis par la douleur.

Le gouverneur de Casablanca, Mr Ahmed Bargach, était venu spécialement de la part de Sa Majesté Mohammed V. En effet, celui-ci se trouvait à Madrid, en visite privée auprès du gouvernement espagnol. Il était chargé de nous transmettre la douleur du souverain. Le gouverneur s'informa sur la date et l'heure des obsèques de l'aviatrice.

Comme ce drame coïncidait avec la fête de l'indépendance, il préconisa, afin d'éviter qu'une émeute ne vienne perturber cette journée mémorable, que nous annoncions la date et l'heure de l'inhumation le vendredi 2 Mars à 16 heures. Toutefois l'inhumation aurait lieu avant, à 12 heures. Plusieurs délégations avaient prévu de participer aux obsèques de Touria. Les trains en provenance des grandes villes impériales avaient été pris d'assaut. Ce jour du 2 mars 1956 devait se dérouler dans la joie, au niveau national.

Le Vendredi à 12 heures les obsèques furent célébrées. Le cercueil de Touria quitta le domicile de la rue de Bergerac pour se diriger vers le cimetière De

Ahl Fass, un cimetière situé dans le quartier ouest de Casablanca. Je vivais ce drame en solitaire car je n'avais pas eu l'autorisation d'accompagner le cortège funèbre. J'observais le cercueil qui s'éloignait de notre domicile jusqu'à le perdre de vue. La maman de mon ami Jacky, m'apercevant au milieu de cette marée humaine, m'enlaça et me ramena chez elle, consciente de mon égarement. Elle s'inquiéta sur le fait que je n'avais rien mangé depuis la veille. La foule qui accompagna la défunte à sa dernière demeure fut absolument semblable à un raz-de-marée humain. Le cortège se mesurait en kilomètres. Jamais un enterrement n'avait compté tant de véhicules, de bus pleins à craquer. Les arbres qui longeaient certains boulevards de cet itinéraire furent pris d'assaut afin de rendre un dernier hommage à l'héroïne. Au domicile, des milliers de personnes désiraient exprimer tout particulièrement à notre mère leur soutien. C'est ainsi que dans l'arrière cour de notre immeuble se succédaient des groupes de plusieurs centaines de personnes venus saluer notre mère que l'on sortait à plusieurs reprises sur le balcon pour recevoir les messages de cette foule. Elle paraissait absente sous l'effet des calmants.

La vie de Touria fut telle une étoile filante illuminant le ciel Marocain.

Sa vie fut courte mais riche en événements et en don de soi.

Son assassinat, d'une lâcheté extrême, restera à jamais non élucidé.

A la veille du Maroc indépendant, qui avait réellement intérêt à supprimer cette icône ? Les criminels, qui sont restés à ce jour impunis, n'ont pas réussi à travers leur acte ignoble, à éteindre la lumière de l'astre.